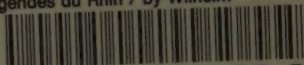


LÉGENDES DU RHIN



Wilhelm Ruland

DD801.R72 R84
Ruland, Wilhelm, 1869-192 010101 000
Legendes du Rhin / by Wilhelm



0 2210 0078292 2

LAT

DD

801

.R72

R84

123399

Msgr. Wm. Barry Memorial Library

Barry College

Miami, FL 33161

RULAND

LÉGENDES DU...

LATIN DEPT.

LÉGENDES DU RHIN

LÉGENDES DU RHIN

DE WILHELM RULAND

Adaptées par
V. S. DE SACY et RENÉ LEURQUIN



Barry College Library
Miami, Florida

VERLAG VON HOURSCH & BECHSTEDT
Köln-Ehrenfeld

D

DD
801
.R72
R84

123399

Worms

La légende des Nibelungen

Tout comme nos ancêtres, nous sommes étreints par l'épouvante en lisant cette légende: guerriers et nobles dames aux passions déchaînées s'y meuvent, l'histoire n'est qu'une suite de crimes que les personnages ont commis et de châtiments qu'ils ont subis.

Le barde qui composa cette épopée à la fin du XII^e siècle, sous la forme d'un chant, est resté anonyme et inconnu. Il est bien dommage que l'on ignore à jamais le nom de celui qui dota la littérature germanique d'un tel trésor épique.

C'est un hymne au crime et à l'expiation, rimé sous une forme puissante. Il nous représente un monde conforme à celui que désire l'imagination d'un peuple adolescent. Il commence par une idylle amoureuse et finit par une affreuse et sombre tragédie.

L'antique cité de Worms, au temps des grandes migrations des peuples, était la capitale de la peuplade des Burgondes, qui avait émigré, venant de l'est de la Germanie. Pendant le règne glorieux du roi Gunther, un jeune héros, du

nom de Siegfried, apparaît à la cour, attiré par la beauté de Crimehilde, fille du souverain. Il est lui-même fils de roi. Son père Sigismond règne à Xanten nieden by dem Rine.¹⁾ Le roi Gunther accueille avec bienveillance le blond guerrier et en fait un de ses vassaux.

Faisant preuve d'une belle fidélité à suzerain, Siegfried conquiert l'épée à la main, pour le compte du roi, la fière souveraine du royaume insulaire d'Islande, Brunehilde, qui devient l'épouse de Gunther. En récompense il reçoit la main de Crimehilde. Généreusement, il fait don à Crimehilde, comme corbeille de mariage, du trésor des Nibelungen qu'il a arraché pendant sa jeunesse aux fils du roi des Nibelungen et à son gardien Alberich.

Une bruyante allégresse met la cour de Worms en fête. Tous cependant ne la partagent pas. Outre Crimehilde, il est une autre femme qui brûle d'un penchant pour Siegfried, c'est Brunehilde. Le bonheur de la fiancée éveille la jalousie dans son âme, et elle ne trouve plus que des paroles de haine pour sa belle-fille. Voilà donc les deux femmes ennemies. Un jour, la mauvaise humeur de Brunehilde la fait s'emporter en une brutale dispute. Alors Crimehilde est incapable de tenir sa langue. Dans un accès d'orgueil irréfléchi elle



raconte à Brunehilde que ce n'est pas Gunther, mais bien Siegfried lui-même qui l'a autrefois vaincue. Et pour le lui prouver elle lui montre sa bague

et sa ceinture, arrachées nuitamment à la reine maîtrisée par Siegfried: c'est ce dernier qui lui en a fait don. Altière, elle frappe Brunehilde d'un nom malsonnant et refuse de lui céder le pas à l'église.

Tout en larmes, Brunehilde raconta au roi Gunther l'affront qu'elle venait de subir. Le roi se fâcha et son favori, le sombre Hagen, jura de perdre Siegfried. Il semblait vouloir agir par amour pour sa reine, mais au fond, il ne visait que le trésor des Nibelungen. Au cours d'une chasse dans l'Odenwald, Siegfried fut poignardé traîtreusement par Hagen au moment où il se penchait sur une source pour y boire. Le crime accompli, on tient conseil et on décida de dire que Siegfried était parti seul à la chasse et que des brigands l'avaient tué. Le lendemain donc on passa le Rhin et on revint à Worms. Pendant la nuit, Hagen fit déposer devant la porte de Crimehilde le corps de Siegfried mort. Le matin, comme la jeune épouse, accompagnée de ses femmes, sortait pour aller à la messe, elle aperçut le cadavre de son bien-aimé. Ce fut un concert de lamentations. Crimehilde se jeta en pleurant sur le corps de son mari mort «Malédiction!» cria-t-elle, «ton bouclier ne porte pas la trace des coups adverses. Tu as été assassiné traîtreu-

sement. Si je savais qui est le coupable, je le tuerais!»

Elle fit ensevelir le royal héros avec pompe, et décida qu'un jugement de Dieu aurait lieu près du cadavre de Siegfried. Car, «c'est un grand miracle et cela arrive encore et toujours ainsi, quand le meurtrier s'approche de sa victime, les plaies se remettent à saigner».

Donc tous, nobles et princes de Burgonde défilèrent devant le cadavre, étendu sous un crucifix. O miracle, quand le sombre Hagen passe devant les plaies du mort se remettent à saigner; en présence des hommes émus et des femmes épouvantées, Crimehilde accuse Hagen du meurtre de son époux.

L'expiation de ce crime affreux fut décevante et douloureuse. Le trésor des Nibelungen, cause du honteux forfait, fut submergé au fond du Rhin, pour éviter à l'avenir qu'il n'éveille la cupidité et les discordes. Mais cela ne calma en rien la douleur infinie de Crimehilde, ni n'apaisa son besoin de vengeance.

C'est en vain que le roi Sigismond, après l'enterrement, pria Crimehilde de venir habiter sous son toit à Xanten. Elle resta à Worms, dans le voisinage constant du cher disparu. Elle vécut treize ans près de son tombeau, puis elle

La légende des Nibelungen.

se rendit à l'abbaye de Lorch, fondée par Dame Ute, sa mère. Et elle emporta là-bas la dépouille de Siegfried.

Lorsque Etzel, roi des Huns, la demanda en mariage, Crimehilde lui accorda sa main, non par amour, mais poussée par d'autres sentiments. Elle accompagna son époux en Hongrie. Là-bas, de concert avec ce dernier, elle invita sournoisement les meurtriers de Siegfried, pour leur tendre une terrible embuscade. Nous sommes épouvantés en apprenant le châtiment qu'elle leur réserva: elle les fit étrangler. Le roi des Burgondes aussi paya de cette mort affreuse, au château d'Etzelbourg, sa trahison envers Siegfried. C'est ainsi que finit la vieille et émouvante épopée des Nibelungen, la plus célèbre légende héroïque en langue germanique.



Mayence

Heinrich Frauenlob.

C'était un vénérable chanoine de la cathédrale de Mayence. Chantre miraculeusement doué par la grâce divine, il a composé bien des hymnes à la Vierge Immaculée. Et pourtant il n'a pas dédaigné de faire vibrer sa lyre à des chants d'amour terrestre. Il a su rendre un délicat hommage à la femme dominatrice des cœurs qu'il a célébrée dans ses vers, se distinguant de la plupart des poètes ses contemporains, qui réservèrent leurs louanges pour l'épouse et la mère. Voilà pourquoi son surnom de Frauenlob est passé à la postérité. Et il est plus populaire sous ce dernier que sous son vrai nom, Henri de Meissen.

Grande était la vénération qu'avaient pour leur chanteur les femmes de la riche cité de Mayence. Elle se manifesta tant qu'il vécut, mais encore plus au moment de sa mort. Le deuil du beau sexe reconnaissant fut indicible quand on apprit que la lyre du galant trouvère était pour toujours muette. Il fut convenu de rendre au mort des honneurs comme n'en avait reçu et n'en recevrait plus aucun poète. Le cortège fut un défilé sans



fin, énorme fut l'affluence des femmes qui suivirent le convoi funèbre, vêtues de noir et murmurant des prières. Les huit plus belles portaient sur leurs épaules la bière couverte de fleurs odorantes. D'exquises bouches chantèrent au bord de la tombe des hymnes mortuaires et de douces mains arrosèrent la terre fraîchement remuée de vieux vin du Rhin, qui avait si souvent inspiré le poète. Cette touchante offrande fut, dit-on, si abondante que les cloîtres de l'église en furent inondés. Et plus précieuses encore furent les larmes versées en ce jour par tant de beaux yeux.

Aujourd'hui encore, les voyageurs peuvent contempler, dans la vieille cathédrale de Mayence, le monument funéraire de l'érudit chanteur. Une noble figure de femme, taillée dans un marbre sans tache, pose une couronne sur le cercueil de celui que les louanges du beau sexe ont immortalisé.



Ingelheim

Eginhard et Emma.

I.

C'est une vieille et touchante histoire: elle se distingue des autres par le fait qu'elle contient au moins une parcelle de vérité historique.

Autrefois, un magnifique palais de marbre s'élevait à Ingelheim, jolie petite ville nichée dans les vignobles des bords du Rhin; c'était la résidence favorite du grand Charlemagne. Souvent, le puissant empereur des Francs se retirait dans cette bienheureuse solitude, loin des bruits du monde, accompagné seulement de ses fidèles vassaux et des membres de sa famille. Eginhard, le secrétaire de l'empereur, était toujours au nombre de ces privilégiés. Bien que tout jeune encore, il était fort estimé de Charlemagne à cause de sa profonde science et jouissait d'une faveur toute particulière auprès de son souverain. Le juvénile érudit, dont le visage sévère, bien qu'empreint d'une grâce toute féminine, tranchait doublement avec les faces mâles des guerriers endurcis par les combats, n'en plaisait que mieux aux dames de la cour impériale.

Charlemagne avait introduit son secrétaire particulier au sein de sa famille et lui avait confié

l'éducation de sa fille favorite, Emma, réputée alors comme la plus belle des femmes de l'époque. C'était la fille de Ghismonde. Dans ses yeux noirs comme du jais, brillait le feu décelant son origine: car sa mère était une italienne. Le cœur du jeune scribe ne tarda pas à s'enflammer au contact des regards de cette fille du Sud. Les leçons d'écriture et de lecture devinrent bientôt des leçons d'amour et l'heure pédagogique fut bientôt celle du berger.

II.

C'était leur premier amour. Le grand Charles aurait dû pressentir un tel dénouement, lorsqu'il avait confié au jeune érudit beau comme une fille son héritière au yeux de velours noir. Il aurait dû le pressentir.

Au milieu de la nuit propice aux rêves, quand le sommeil avait fermé toutes les paupières de ses doigts de plomb, Eginhard se glissait dans la chambre de sa bien-aimée. Alors la fille du grand Charles prêtait une oreille complaisante aux discours flatteurs du savant devenu poète. Fascinée par l'amour, elle se plongeait avec lui dans une mer de félicité et d'espérances, dont sa jeune inexpérience lui voilait les écueils. Eginhard avait l'âme brûlante, mais la flamme de son amour était pure comme la clarté des étoiles. Elle

n'était aucunement troublée par les reflets d'une passion basse et déchaînée.

Mais le sort était contre les amoureux. Une nuit d'automne, Eginhard était de nouveau chez sa bien-aimée. Le grand palais était plongé dans les ombres nocturnes. Aucune étoile ne brillait au ciel, dont la clarté eût pu trahir le bonheur du jeune couple. Les heures fuyaient à tire-d'aile, abrégées par l'ivresse versée par Eros. Comme Eginhard allait prendre congé d'Emma, il s'aperçut que la cour, en bas, était recouverte d'un tapis de neige immaculée.

Il était impossible de la traverser sans y laisser des traces compromettantes. Pourtant, il lui fallait regagner sa chambre. Que faire?

L'amour est ingénieux. Après quelques courts instants de réflexion, le couple prit une décision qu'ont chantée depuis lors d'innombrables poètes: si j'étais nourrisson des muses, ce sujet inspirerait sans doute aussi ma lyre. Donc, la gracieuse jeune fille prit son amoureux à cheval sur son dos et, chargée de ce fardeau, elle traversa la cour toute blanche. Dans la neige encore fraîche s'imprimèrent les traces de deux pieds mignons.

Cependant, à la même heure, Charlemagne veillait encore. Les pesants soucis causés par son immense empire lui interdisaient le sommeil. Il

était accoudé à la fenêtre, scrutant pensivement la nuit. Tout à coup il perçut une ombre qui traversait la cour à pas de loup. Il se pencha et reconnut Emma, sa fille favorite, portant sur son dos un homme. Il écarquilla les yeux stupéfait, un cri s'échappa de ses lèvres, l'homme n'était autre qu'Eginhard son protégé. Dans le cœur de l'empereur un combat se livra, fait de colère et de douleur. Son premier mouvement avait été de se précipiter en bas, et de tuer les misérables. Mais il sut se contenir. Le scandale serait trop épouvantable : la fille de l'empereur surprise dans ses amours coupables avec un scribe ! Prise en flagrant délit par ce dominateur de millions d'êtres ! Un profond soupir s'échappa de sa large poitrine. Il rentra dans sa chambre et les petits flocons qui dansaient devant les fenêtres furent témoins de la profonde douleur qui ravageait ses traits.

III.

Le lendemain matin, Charlemagne rassembla son conseil. Les vieux serviteurs furent épouvantés en voyant son visage bouleversé. Des plis profonds se creusaient sur son front, ses traits tirés par la longue veille étaient altérés par le chagrin. Eginhard, plus que les autres, contem-

plait son souverain avec un effroi plein de pressentiments. Charles se leva et dit :

«Quelle punition encourt une princesse impériale qui reçoit la nuit un homme dans sa chambre?»

«Majesté, dans un crime d'amour, la faible femme est toujours l'innocente coupable-»

«Et quel châtiment mérite un privilégié de l'empereur qui s'introduit pendant la nuit dans les appartements d'une princesse impériale?»

L'œil étincelant, le sévère Charlemagne foudroya son secrétaire d'un terrible regard. Eginhard frissonna imperceptiblement, son visage semblable à celui d'une fille devint encore plus exsangue. Perdu, murmura-t-il. Puis, se dressant :

«La mort! mon seigneur et maître.»

Charlemagne contemplait l'adolescent avec étonnement. Cette accusation de soi-même, cette sincère contrition firent fondre la colère qui emplissait son âme; un profond silence suivit la réponse du secrétaire. Quelques instants plus tard, l'empereur congédia les conseillers. Il fit signe à Eginhard de le suivre.

Sans mot dire, marchant devant lui, Charles le conduisit dans sa bibliothèque, dont la deuxième porte s'ouvrit; Emma apparut, appelée par son

père. Elle pâlit en apercevant le sombre regard de l'empereur et la face exsangue de son amoureux. Aussitôt elle comprit tout, et, poussant une émouvante plainte, se jeta aux pieds de son père :

«Grâce! Grâce!» père! Nous nous aimons tant!» Et ses grands yeux voilés de pleurs implorèrent le pardon.

«Grâce! Grâce! murmura aussi Eginhard en pliant le genoux. D'abord, l'empereur resta muet. Puis il se mit à parler, d'abord sérieusement, la voix dure. Peu à peu, le ton se fit plus doux, car il entendait les sanglots de sa fille de prédilection.

«Comme vous vous aimez tous les deux, — il prononça ces paroles sur un ton étrange — je ne veux pas vous séparer! Un prêtre bénira votre union et demain à l'aurore vous quitterez ce toit.»

Puis il s'en alla, fermant la porte derrière lui. Absorbée dans ses tristes pensées, à demi consciente des paroles de son père, la jolie jeune fille était à genoux. Une douce voix la fit tressaillir. Eginhard la pressait tendrement sur son cœur :

«Ne pleure plus, aimée», murmura-t'il, en te chassant de chez lui, ton père, mon maître, nous a unis pour toujours.»

Les larmes coulèrent, plus abondantes.

«Viens», continua-t-il ému, «l'amour sera notre ange gardien.»

Le lendemain matin, deux jeunes pèlerins quittèrent le château d'Ingelheim et se mirent en route dans la direction de Mayence.

IV.

Des années passèrent . . . Le grand Charlemagne faisait campagne dans les forêts saxonnes. Il avait orné sa tête de la couronne romaine et le monde retentissait de ses hauts-faits. Cependant ses cheveux avaient blanchi et son cœur s'était fait plus vieux. Depuis de longues années un tableau gracieux et triste le hantait, et il ne pouvait en détacher ses pensées.

Le soir, quand le soleil couchant faisait jouer des reflets d'or rougeâtre sur les colonnes de marbre du palais impérial, quand ses derniers rayons illuminaient les appartements du puissant souverain des Francs, l'astre mourant pouvait souvent contempler Charles immobile, assis sur son trône richement sculpté, sa tête majestueuse cachée entre ses mains.

Son existence était peuplée de sombres rêveries. Il se rappelait les jours passés. Il pensait à ce jeune homme que ses traits efféminés avaient

maintes fois fait reconnaître parmi les guerriers aux traits durcis par les campagnes. Avec quel feu il chantait les merveilleuses épopées, avec quelle expression il disait les chansons populaires et les légendes que l'empereur collectionnait avec amour. Et lorsqu'il les lisait, déchiffrant le gris parchemin sur lequel il avait lui-même tracé les élégants caractères, une belle jeune fille aux grands yeux noirs était souvent présente, la fille préférée du grand Charlemagne. Appuyée contre les genoux de son père, elle écoutait la voix harmonieuse du chanteur et son regard pur se voilait parfois d'une larme.

V.

Des fanfares de chasse font retentir la solitude de la forêt d'Odenwald. Charlemagne et ses compagnons battent les hautes futaies. Le vieil empereur, cherchant partout l'oubli, s'est armé de l'épieu pour exterminer les cerfs de la forêt.

Il s'est détaché de sa suite, poursuivant un superbe dix-cors. Déjà le soleil est bas, l'animal traqué s'enfuit vers le Main, dont les flots miroitent à travers les branchages. Il aperçoit le courant, hésite un moment, puis, poussé par l'approche du chasseur, se jette dans le fleuve qu'il traverse à la nage. L'empereur apparaît. Il est debout sur la rive, épuisé de fatigue. Et voilà seulement

qu'il remarque la chute du jour: le crépuscule le surprend en une contrée qui lui est totalement inconnue.

Tout à coup, dans le lointain, une lumière brille. L'empereur l'aperçoit et, tout joyeux, se met en marche dans cette direction. Une hutte l'invite, au milieu du bois, à quelques toises du fleuve. Plongeant ses regards par la fenêtre éclairée, l'impérial chasseur aperçoit une modeste chambre.

C'est sans doute la retraite d'un saint ermite, se dit-il. Il frappe à la porte. Un homme à barbe blonde apparaît. Sans se nommer, l'empereur raconte son embarras et demande asile pour la nuit. Au son de sa voix, son interlocuteur frissonne. Il fait entrer le souverain. Une jeune femme est assise sur un tabouret et berce un enfant sur ses genoux. En apercevant l'hôte, son œil noir brille d'une flamme, son visage devient d'une pâleur mortelle. Elle se précipite dans la chambre voisine pour cacher ses sanglots. Charlemagne s'assied, refusant toute nourriture de son hôte et appuie sa tête fatiguée dans ses mains.

Des minutes silencieuses se passent.

Dort-il? Non, il est plongé dans de tristes rêveries. Il pense à ces jours qui se sont envolés. Il se rappelle l'adolescent dont les douces



manières, les traits efféminés attiraient l'attention, le distinguant des guerriers aux faces ridées par la guerre. Avec quel feu il savait chanter les merveilleuses épopées, avec quelle émotion il savait rendre les chansons populaires si touchantes, légendes que l'empereur rassemblait avec amour. Et souvent, lorsqu'il déchiffrait le gris parchemin, aux grâciles caractères tracés de sa propre main, une belle jeune fille aux grands yeux de velours noir était là, la fille favorite du grand Charles. Appuyée aux genoux de son père, elle écoutait la mélodieuse voix du chanteur et parfois son regard se voilait d'une larme d'attendrissement.

L'empereur poussa un profond soupir

Mais une voix d'enfant aux tintements de cristal l'arracha à son rêve. Une petite fille d'environ cinq ans, plutôt un ange qu'un être humain, s'approchait timidement de lui et lui apportait le bonsoir de sa mère. Touché, l'empereur regarda l'enfant qui lui tendait ses menottes blanches, son innocente beauté resplendissait doublement dans ce milieu sévère, tel un pastel dans un cadre sombre.

«Comment t'appelles-tu, petite?» demande l'empereur. — «Emma!» répond l'enfant.

«Emma!» répète Charlemagne et une larme glisse sur sa joue. Il attire à lui l'enfant et met un baiser sur son front pur.

Mais un mouvement se produit: aux pieds de l'empereur sont agenouillés l'homme à barbe blonde et sa jeune femme. Sanglotants, ils implorent leur pardon.

«Emma! Eginhard!» s'écrie l'empereur d'une voix tremblante. Et il les enlace, tandis que ses larmes coulent à flots. «Bénis soient ces lieux où je vous ai retrouvés!»

Et l'ange de la paix plane au-dessus de la paisible hutte.

Emma et Eginhard rentrèrent en grande pompe à la cour de l'empereur. Charles leur fit don du superbe château d'Ingelheim: en compagnie de ses enfants bien-aimés, il se sentait rajeunir. A la place où il les avait retrouvés, il fit bâtir un monastère: plus tard une ville s'y éleva. Elle s'appelle encore de nos jours Seligenstadt.

On montre encore, dans l'église de Seligenstadt le tombeau d'Eginhard et d'Emma. Car, suivant leurs dernières volontés, leurs dépouilles mortelles furent ensevelies dans le même cercueil.



Bingen

La tour aux souris (Mäuseturm).

En aval de Bingen on aperçoit, au milieu du fleuve, érigée sur un flot rocheux, une forteresse en forme de tour, le Mäuseturm. Ce nom est lié depuis des siècles, d'une manière infâmante à celui d'un archevêque mayençais, de ce cruel Hatto que la légende accuse d'un horrible forfait, jetant sur sa mémoire un anathème qui est resté vivace tout le long du Rhin et loin dans l'intérieur du pays.

C'était, dit-on, un homme orgueilleux, sans cœur ni foi, tyran cruel pour ses sujets. Il les écrasait d'impôts trop lourds, leur faisait payer des douanes et inventait toutes sortes de charges qu'il faisait peser sur eux pour assouvir ses instincts de domination et son amour du faste. Il fit construire la tour entre Bingen et Rüdesheim, au milieu du Rhin, et il obligeait tous les bateaux naviguant vers la mer à payer péage.

Quelques années plus tard, une famine terrible s'abattait sur la contrée de Mayence. La sécheresse et la grêle anéantirent les récoltes déjà maigres, et la disette devint d'autant plus sensible que l'archevêque Hatto avait accaparé tous les grains,

les enfermant dans ses greniers. La misère et la faim furent bientôt atroces. Mais c'est en vain que les infortunés habitants suppliaient le cruel seigneur d'abaisser le prix de son grain entassé, ses conseillers insistaient auprès de lui pour qu'il prît cette misère en pitié, mais Hatto demeurait inaccessible. Les doléances augmentaient cependant et la dureté de cœur du maître souleva la rancune du peuple; des murmures s'élevèrent parmi les citoyens affligés. C'est alors qu'Hatto mit le comble à sa cruauté.

Un jour, une bande de mendiants affamés pénétra en poussant des cris plaintifs dans le palais archi-épiscopal et implora l'archevêque qui se trouvait justement attablé devant un festin de Balthazar, pour avoir des vivres. Il venait justement de dire à ses compagnons de ripaille, dans un accès de mauvaise humeur, qu'il vaudrait mieux supprimer une bonne fois, de quelque manière que ce soit, la misérable populace: de cette façon elle échapperait à toutes ses souffrances. Et maintenant, comme la troupe en haillons, hommes, femmes et enfants aux joues décharnées, aux faces hâves, se prosternait à ses pieds, pleurant pour avoir du pain, il cligna subitement des yeux. Il calma la troupe d'un geste hypocritement bienveillant, promit de donner du blé et fit conduire les misérables dans une grange en dehors

de la ville, disant que du grain leur serait distribué et que chacun en recevrait autant qu'il en aurait besoin. C'est pleins de reconnaissance et de joie que les infortunés sortirent, se pressant vers la grange. Mais quand ils y furent tous entrés, Hatto fit fermer la porte à double tour et mettre le feu au bâtiment.

Les cris de douleurs des pauvres gens furent atroces à entendre. On dit que leurs plaintes parvinrent jusqu'à l'archevêché. Cependant le cruel Hatto disait en raillant à ses conseillers. «Entendez-vous comme les souris piaillent! Finie maintenant la mendicité. Que les souris me mangent s'il n'en est ainsi!»

Mais le châtiment céleste fut terrible. De la grange embrasée sortirent en trotinant des milliers de souris qui se dirigèrent vers le palais épiscopal, envahirent toutes les pièces, et s'attaquèrent enfin à l'archevêque en personne. C'est en cohortes innombrables qu'elles se coulaient dans les chambres, et, bien que les serviteurs fissent de véritables hécatombes de ces rongeurs affamés, leur nombre croissait toujours, et leur voracité. L'archevêque fut saisi d'épouvante et, pressentant la vengeance divine, il s'enfuit de la ville sur un bateau, pour se garer des morsures rageuses de ses poursuivants. Mais l'essaim indestructible se jeta à la nage à sa poursuite, par



légions. Comme Hatto désespéré était arrivé à la tour près de Bingen, il s'y réfugia, pensant échapper au fléau souricier dans cette forteresse insulaire entourée d'eau de toutes parts.

Mais l'armée grisonnante des souris trouva sa piste, se creusa avec ses dents pointues un tunnel dans la maçonnerie de la tour et atteignit enfin le fugitif.

C'est ainsi que l'homme cruel succomba. On prétend que, sentant sa fin proche, il aurait vendu son âme au diable à condition qu'il délivrât son corps. Et Satan serait sorti des flammes de l'enfer pour libérer la dépouille pantelante, mais le troisième jour, aurait emporté son âme dans le feu éternel.



Voilà ce que rapporte la tradition. Sa sœur l'histoire est moins sévère pour Hattó, le dur archevêque mayençais. Elle ne lui reproche qu'une chose: son amour de la domination. C'est grâce à lui que le siège épiscopal de Mayence acquit cette puissance terrestre qui en fit plus tard le premier archevêché de l'empire. Cela ne devrait pas être désagréable aux citoyens de cette ville; et pourtant l'esprit hautain et despotique du maître était haï de bien des gens. C'est sans doute parce qu'il fut le constructeur de cette forteresse tapie dans le lit du fleuve, d'où il

La tour aux souris (Mäuseturm).

faisait perquisitionner dans tous les bateaux, à cause de la douane, «durchmausen», «mûsen», disaient nos ancêtres et disent encore les Rhélandais dans leur pittoresque dialecte, c'est sans doute à cause de cette «Mäuseturm» et grâce à la rancune du peuple pressuré, que cette tragique légende s'est créée et perpétuée.



Burg Rheinstein

La demande en mariage.

Le château de Rheinstein était autrefois habité par un chevalier des plus batailleurs, du nom de Diethelm. D'une de ses expéditions, il avait, parmi le butin, ramené chez lui une délicieuse jeune fille du nom de Jetta. Comme le lierre qui enserre de sa douce étreinte le tronc rugueux du chêne, changeant sa rude écorce en une sorte de velours brillant, la douceur féminine de la jeune fille transforma peu à peu le brutal compagnon en un chevalier aux manières distinguées, qui mit pour lui plaire un terme à ses brigandages et à ses orgies et offrit enfin à la belle Jutta, en récompense de sa vertu et de son charme, le titre d'épouse légitime.

Le fruit de ces amours, une délicieuse petite fille, coûta la vie à l'être charmant qui lui avait donné le jour. Mais Gerda, image rajeunie de la chère disparue, grandit toujours plus belle, si bien que, dès sa puberté, de nombreux prétendants venus de près et de loin se disputèrent l'honneur d'obtenir la main de la florissante beauté, fille de Diethelm. Mais le chevalier de Rheinstein se montrait fort sévère dans son choix, et, parmi les amoureux candidats, plus d'un rentra bredouille et consterné à la maison.

L'un, cependant, avait su s'attirer les bonnes grâces du vieillard et l'amour de sa fille. C'était Helmbrecht, l'aîné des Sternbourg. Il avait trouvé le chemin du cœur de la belle Gerda, et, un jour qu'il était l'hôte de Rheinstein, au cours d'un tournoi, pendant que la jeune châtelaine, accoudée à la terrasse, lui remettait de sa main ornée de riches bagues, et en souriant avec grâce, le prix de sa victoire il lui avoua son amour. Quelques jours plus tard, suivant le galant usage de l'époque, le jeune homme confia à son oncle Gunzelin la demande en mariage. Malgré son grand âge, ce dernier était plein de ruse et de fausseté. Au lieu de briguer la main de l'héritière pour son neveu, il fit la demande pour son propre compte, et le père n'hésita pas à donner son consentement immédiat à ce chevalier de vieille noblesse et jouissant d'une grande fortune.

A la grande surprise des deux gentilshommes, la jeune fille ne voulait rien entendre, malgré la richesse du prétendant. Son cœur appartenait au neveu et non à l'oncle. Et son refus éveilla la colère de Diethelm qui, la rage au cœur comme au temps de sa vie pillarde, jura à son ancien compagnon dans l'aisance qu'il aurait sa fille, et que jamais ce pauvre serin de Sternbourg ne la conduirait à l'autel.

Dans sa chambre solitaire et silencieuse, la pauvre fille pleurait des larmes amères, donnant

libre cours au désordre de son âme. Mais cette fontaine brûlante ne réussit pas à fondre la couche de glace qui enserrait le cœur paternel. C'est en vain que le jeune chevalier aimé en secret demanda une audience, le vieillard dit qu'il avait donné sa parole d'honneur, dont une poignée de main avait été le sceau, et qu'il ne la reprendrait jamais.

Ainsi donc le jour approchait où Gunzelin triomphant de cette bonne fortune et rajeuni comme un vieux satyre dont l'automne revit un nouveau printemps, emmènerait dans son somptueux château la jolie et noble demoiselle des bords du Rhin. Gerda, qui avait hérité de la douceur angélique de sa mère, s'était résignée à son sort inévitable.

Ce fut par une radieuse matinée d'été que le cortège nuptial quitta la cour du château de Rheinstein, se rendant à la chapelle St Clément située sur une colline voisine. Les fanfares résonnaient joyeusement, le son du cor faisait retentir les échos d'alentour. Assise sur un blanc palefroi, sa jolie tête inclinée en signe de deuil la fiancée, d'une pâleur de mort, songe à son cher absent, que le désespoir ronge à cette heure comme elle même. Tout à coup, un essaim bouillonnant de taons débouche du fourré. L'un d'eux se fixe sous le ventre du coursier qui porte la



noble jeune fille, l'animal se cabre et s'emporte, fuyant le cortège. D'un bond audacieux, le fiancé, monté sur un cheval richement harnaché, se met à la poursuite du fuyard affolé, manque le sentier au bord de la falaise et tombe avec sa monture dans le précipice. Et les invités désespérés le rapportent agonisant au manoir.

Au cours des semaines suivantes, on vit souvent au château le médecin, qui soignait le maître de céans; ce dernier avait reçu un mauvais coup de sabot, et il passait son temps, à pester, au grand effroi du disciple d'Hippocrate. Quand au blanc palefroi de la jeune fille, il n'avait pas fui bien loin. Au détour du chemin un homme s'était jeté à la bride, avait maîtrisé la bête frémissante et enlevé dans ses bras vigoureux la fiancée évanouie. Il avait voulu suivre vle cortège, assistant avec douleur à cette joie qui scellait son infortune et avait eu le bonheur inouï de sauver la vie de celle qui l'adorait malgré tout. Quand le seigneur de Rheinstein apprit cet acte de courage, il réfléchit, reconnut son erreur et donna sa bénédiction aux deux jeunes amoureux.

Quelques semaines plus tard on vit un nouveau cortège nuptial revenant de la chapelle St. Clément vers le château de Rheinstein, magnifiquement décoré pour la circonstance. Comme la première fois, les fanfares résonnaient et le son

La demande en mariage.

du cor faisait retentir les échos d'alentour. Mais les musiciens qui ouvraient la marche étaient plus joyeux et leur allégresse était plus sincère. Comme naguère une noble demoiselle chevauchait montant un blanc palefroi, vêtue d'une robe nuptiale bordée de riches fourrures et prêtait l'oreille avec complaisance, la tête baissée et rougissante de plaisir, aux serments d'amour que lui faisait le jeune chevalier caracolant à ses côtés. Derrière le jeune couple, accompagné de sa vénérable sœur Notburga, l'abbesse du couvent de Nonnenwerth, le père de la fiancée suivait, plongé dans ses méditations.

Cette union fut la source d'un bonheur sans nuage. Dieu accorda au noble couple une vie longue et pleine de joie. Leurs corps à tous deux sont ensevelis dans la chapelle St. Clément située en face d'Assmannshausen, devant l'autel. Et le château de Rheinstein, resplendissant et rajeuni par une habile restauration, domine la vallée, sur la crête abrupte du rocher.



Burg Sooneck

Le tireur aveugle.

Dans son château de Sooneck, repaire niché dans les rochers comme l'aire d'un aigle, Siebold, le plus téméraire des chevaliers pillards du Rhin, est en train de faire bombance, se livrant à une orgie effrénée. Sur les divans moelleux de la salle d'honneur, des filles galantes à la chevelure frisée et aux joues fardées se bercent lascivement aux bras des buveurs ivres. Et, tandis que les violons râclent et que des cruches pleines de vin circulent, arrosant le copieux festin, le maître de céans se lève, les joues empourprées par l'ivresse, les yeux luisants de débauche, et prend la parole en ces termes :

« Très nobles dames ! (et les libidineux compagnons d'orgie de brailler,) Très galants seigneurs riches en bonnes fortunes ! (et les filles de ricaner impertinemment,) Votre hôte voudrait, après ripaille, vous offrir un divertissement recherché ! Je vais faire sortir de mes cachots et amener devant vous un redoutable monstre ! »

Et, tandis que les femmes se blottissaient peureusement dans les coussins, que les hommes impatients tournaient les yeux vers l'orateur, les portes de la salle s'ouvrirent. Conduit par deux



valets, un homme pénétra, les cheveux et la barbe hirsutes, vêtu de la haire des prisonniers. Un murmure d'angoisse passa par l'assistance et tous les regards se fixèrent sur la face du captif, où béaient deux orbites vides aux paupières tombantes et lasses.

Siebold reprit d'un ton détaché et grivois :

«Adorables dames et chevaleresques compagnons! Le meilleur tireur des bords du Rhin était autrefois Hans Veit de Fursteneck, oiseau de proie redoutable comme vous et moi. J'ai lutté avec lui à la vie et à la mort, nous nous sommes fait une guerre sans merci. Il a succombé!»

«Sans casque, le bouclier criblé de trous, mon épée brisée, je gisais à tes pieds saignant de treize blessures, et, résolu à mourir, j'attendais de ta lance le coup de grâce libérateur!» murmura l'homme d'une voix d'outre-tombe.

Et un lourd silence pesa dans la grande salle.

«Cela me faisait de la peine de le tuer», reprit gaiement Siebold. «et j'ai préféré lui faire crever les yeux, et joindre à ma collection cette curiosité: le meilleur tireur du Rhin!»

«Mes pauvres yeux crevés sont témoins de tes bravades!» dit sèchement l'homme.

«Et cependant on a conservé à Sooneck les traditions de la chevalerie, repartit le seigneur

Le tireur aveugle.

cruel. Sache donc! Mes valets m'ont rapporté que, tout aveugle que tu es, tu serais encore capable d'atteindre d'une flèche un but déterminé. Si tu réussis aujourd'hui dans cette épreuve, la liberté en sera le prix!»

Et un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles. «La mort me serait plus douce», dit l'aveugle.

Puis un éclair passa sur son visage ravagé, et il demanda une arbalète.

Massés dans un angle de la salle, les convives suivaient la scène. Siebold saisit une coupe et ordonna au captif de tirer dessus en se guidant sur le son. Une seconde après, la coupe tomba à terre avec un son argentin. «Tire!» cria Siebold.

Et une flèche mortelle lui ferma la bouche. Râlant comme une bête égorgée, le moribond s'écroula sur le plancher. Muet et calme, les orbites démesurément ouvertes, le prisonnier restait là, la poitrine agitée par un soupir, courbant son chef ravagé par la souffrance.

Telle une volée de corneilles effarouchées, hommes et femmes se dispersèrent. Auprès du corps déjà froid de Siebold, il ne resta que quelques écuyers et valets, murmurant une émouvante et triste prière.

Kaub

La «Pfalz».

En aval de Kaub, on peut voir au milieu du Rhin, sur un îlot rocheux, un belle forteresse connue depuis des siècles sous le nom de «Pfalz». La légende raconte que dans les chambres petites et sombres de ce château fort insulaire et sévère, des amoureux se donnèrent en secret rendez-vous, chassés du palais royal. Il y a bien longtemps de cela. C'était au temps de Frédéric Barberousse. A cette époque le château entouré d'eau de toutes parts était habité par la propre femme du comte palatin Conrad, bannie par son époux, accompagnée de son enfant, Agnès, une jeune fille éblouissante de beauté.

Le sort en avait ainsi décidé: le ciel avait refusé de donner un fils au comte palatin, et sa fille était donc l'héritière de tous ses biens. De puissants princes du royaume avaient déjà brigué la main de la gracieuse fille du comte: parmi eux se trouvaient même un duc de Bavière et le roi de France. Mais la jeune fille avait déjà fait son choix. L'heureux élu était le jeune chevalier de Brunswick. Agnès lui avait voué un profond amour et, à son bonheur, s'ajoutait celui de voir cette alliance favorisée par sa mère.

Cela ne pouvait rester un secret pour le comte palatin. La découverte lui déplut fort. Le duc Henri était un guelfe, c'est à dire ennemi déclaré de son frère le Hohenstaufen régnant. Le mariage avec un Brunswick était donc impossible, d'autant plus que l'empereur avait depuis longtemps l'intention de fiancer la fille du comte palatin à un membre de sa famille, afin que le Palatinat restât entre les mains des Gibelins.

Justement préoccupé, le comte palatin se souvint que le jeune Brunswick était non seulement un très bel homme, mais encore un des plus hardis guerriers de la chevalerie allemande. Après une nuit passée à réfléchir sur ce cas épineux, il fit renforcer les fortifications de la Pfalz, nettoyer et meubler les chambres, et déclara alors à sa femme et à sa fille, qu'il avait amenées dans l'îlot à la suite d'une promenade en bateau, que la forteresse serait leur résidence pour un temps indéterminé.

La vénérable comtesse se plaignit amèrement de la dureté injustifiée de son seigneur et maître; la belle Agnès versa des larmes brûlantes; mais seigneur Conrad dit sur un ton sage et prévenant qu'il ne pouvait modifier cette précaution nécessaire, tant que sa chère fille continuerait à vouloir épouser le guelfe. Puis il se retira satisfait, pensant avoir pris une mesure des plus habiles. Le beau temps de sa jeunesse était passé

depuis belle lurette, sans quoi il aurait dû se rappeler que l'amour juvénile, — la comparaison n'est peut-être pas très poétique, — est comme un clou que l'on enfonce dans un mur: plus on frappe dessus, plus il tient solidement, et plus il est difficile de l'arracher. Il aurait dû aussi se rappeler les paroles du sage, qui dit dans la chanson: «Le feu de l'amour est un brasier divin; qu'importent les averses et les tempêtes, elles ne l'éteindront jamais.»

De même que le vent active le feu et n'éteint que les étincelles, de même était la séparation des amoureux: ce qui voulait être un obstacle était un avantage. A la faveur de la nuit, l'audacieux duc guelfe, déguisé, rendit visite à sa fiancée dans la forteresse de l'îlot. Agnès ne ferma pas la porte à celui qu'elle aimait. D'ardentes supplications avaient vaincu la résistance de la mère, qui assista au triomphe des amoureux. La comtesse palatine était incapable de s'y opposer.

Le lendemain, au crépuscule, un prêtre pénétra sans être vu dans le château et bénit l'union du guelfe avec la jeune Hohenstaufen. Le mariage fut célébré dans la chambre basse du donjon, à la pâle lueur des bougies. Dans la petite pièce, veuve de décoration, l'amour invincible faisait son entrée triomphale.

★



Des mois s'étaient passés dans l'ivresse d'un bonheur sans mélange. Mais la comtesse palatine

et Agnès la jeune épouse, à plus forte raison, voyaient venir les jours prochains avec une inquiétude croissante.

Il devenait de toute urgence d'informer le comte de ce qui s'était passé. Un jour qu'il faisait une apparition au donjon, après être resté longtemps sans y faire de visite, sa fille se jeta à ses pieds et lui avoua, tout en pleurs, son double secret. Le vénérable comte palatin resta tout d'abord muet, ne trouvant pas de paroles, tel une statue de pierre; puis il tonna et jura dans toutes les langues de lui connues, jusqu'au moment où sa femme vint le supplier, de sa voix la plus douce, d'épargner sa fille, dont l'état réclamait tous les ménagements. Alors la colère du vieillard irrité se calma visiblement; son épouse lui fit remarquer qu'il avait là, grâce à sa fille chérie, l'occasion de mettre fin à une féroce rivalité de races; et ces paroles conciliantes amenèrent une détente sur le visage durci par l'emportement. Petit à petit ses traits se firent plus doux, et enfin, il se pencha vers sa chère fille, prononça son nom de sa voix la plus tendre, et l'ange de la réconciliation visita le château érigé au milieu des eaux.

*

*

*

Un jour, le comte palatin Conrad apparut à la cour de l'empereur Frédéric Barberousse, à Spire,

et, la mine déconfite, rapporta l'aventure au monarque son frère. Le vieux Barberousse se mit à rire, remerciant le noble Conrad d'avoir trouvé moyen de réconcilier les Guelfes et les Hohenstaufen. Il offrit en outre, sans se faire prier, de servir de parrain à l'héritier en expectative.

Quand le châtelain revint à la Pfalz, il y eut une grande fête et, quelque temps plus tard, dans la petite chambre rustique du château insulaire, théâtre de l'invasion triomphante de Cupidon, une mère radieuse entendit le premier cri de son enfant nouveau-né. C'est ainsi que seigneur Conrad, le comte palatin, l'avait ordonné.

De nos jours, on montre encore aux touristes qui visitent la Pfalz cette chambrette, témoin des évènements ci-dessus.



St. Goar

Loreley.

En amont de Coblenze, où le Rhin roule ses flots tumultueux entre une double barrière de collines plantées de vignes, un rocher abrupt élève vers le ciel sa tête orgueilleuse: c'est le rocher de Loreley, rendu populaire par la légende et chanté par Heine. Quand un bateau s'avance en glissant sur les flots, à la nuit tombante, le pilote jette des regards apeurés vers le formidable sommet rocheux. Tels de petits marmots bavards, les vagues minuscules et toujours en mouvement se racontent dans un doux murmure des histoires merveilleuses. Là-haut, perchée sur la croupe grisâtre, vêtue de roses et couronnée d'étoiles, la légende balbutie un étrange conte: elle parle de la jolie nymphe perfide qui venait autrefois s'asseoir sur le rocher, chantant de douces mélodies de sirène, jusqu'au jour où une triste aventure l'en chassa pour toujours.

Il y a bien longtemps de cela! L'histoire est-elle vraie? Qui le sait?

En ce temps-là, quand la nuit sombre étendait ses voiles sur les vignobles et que sa morne et pâle compagne la lune faisait un pont d'argent dessiné de mille arabesques brillantes sur les

flots d'or vert, le rocher retentissait du son d'un chant merveilleux, tandis qu'une femme d'une admirable beauté apparaissait sur son sommet. Sa chevelure d'or, véritable manteau royal, se déroulait sur ses luxuriantes épaules et venait se mourir en gracieuses ondes sur la somptueuse robe blanche qui semblait envelopper ses formes superbes d'un nuage lumineux.

Malheur au batelier dont les rames le portaient près du rocher à cette heure où les yeux las se ferment au jour tandis que les cœurs s'ouvrent à l'amour. Comme autrefois Ulysse errant, il était fasciné par le chant séducteur. Cette voluptueuse musique lui faisait oublier le présent et son œil, aveuglé comme son âme, perdait de vue remous et écueils. Cependant cette resplendissante femme, éblouissante comme une fleur dans sa beauté épanouie, était assise sur un tombeau. Quand le malheureux nocher fasciné voguait vers elle, rêvant déjà de la posséder, les flots jaloux aspiraient sa barque et la précipitaient traîtreusement au dernier moment contre le rocher. Et le sombre bloc, semblable à la montagne d'aimant du pôle Nord, brisait sans pitié en mille morceaux le navire contre ses parois résistantes.

Le murmure furieux du Rhin couvrait les cris de mort de la victime. Et jamais plus on ne voyait le malheureux.

Quant à la vierge que personne n'avait encore aperçue de près, elle continuait à jeter dans la nuit, tous les soirs, son chant doux et tentateur, jusqu'à ce que la nuit s'effaçât sous les baisers roses de l'aurore et que l'astre brillant du jour chassât des vallées les gris brouillards du matin.

II.

Ronald était un adolescent fier et hautain, le plus hardi guerrier à la cour de son père le comte palatin du Rhin. Il entendit un jour parler de cette femme belle comme une déesse. Son cœur brûlait du désir de la contempler. Il n'avait pas encore vu la vierge et il l'adorait déjà à la folie.

Il s'éloigna de la cour, comme s'il se rendait à la chasse. Mais en réalité il s'était embarqué sur le bateau d'un vieux marinier plein d'expérience qui devait le conduire tout droit au rocher. La vallée du Rhin était enveloppée par les sombres voiles du crépuscule, quand l'esquif s'approcha du colosse de pierre.

Le soleil couchant a déjà disparu derrière les montagnes. La nuit étend ses voiles de deuil sur leurs sommets baignés dans l'ombre. Et une flamme tremblotante apparaît au bleu firmament: c'est l'étoile du soir, Vénus. C'est l'ange gardien du jeune téméraire qui l'a fait apparaître tout

en haut de la voûte céleste, comme un avertissement à sa folie aveugle.

Il regarde vers le ciel, charmé un instant. Un léger cri s'échappe de la poitrine de son vieux guide assis à ses côtés.

«Loreley» murmure-t-il avec effroi, «la voyez-vous, l'enchanteresse?»

Mais le jeune chevalier reste muet. Déjà il l'a aperçue et il ne peut contenir une exclamation de surprise. Les yeux démesurément ouverts, il regarde fixement vers la hauteur. Loreley y est assise. Oui, c'est bien elle.' On dirait l'image resplendissante d'une déesse dans un cadre sombre. Une fleur merveilleuse à l'arôme pénétrant, qui fleurirait sur des décombres. C'était bien sa chevelure aux boucles d'or, sa robe de lin aux reflets éclatants.

Assise sur la falaise, elle peigne sa toison dorée. Une lueur entoure sa belle tête, dévoilant sa grâce et son charme malgré l'éloignement et la nuit. Ses grands yeux veloutés sont pleins de douce rêverie, ses joues colorées du plus pur incarnat semblent s'offrir au baiser, en leur somptueuse magie, et ses lèvres, tel un fruit gonflé de sève, d'un rouge éclatant de chairs fraîchement coupées, s'entrouvrent, laissant libre cours aux chants et aux mélodies. Et voilà qu'une mélodie fait vibrer le silence nocturne, émouvante et

plaintive, attirante et captivante comme le chant mélodieux du rossignol en une calme nuit d'été.

De nouveau, c'est le silence. Elle est assise là-haut, tranquille et pensive, laissant se perdre ses regards dans le lointain crépusculaire. Puis elle jette les yeux dans la vallée vers le fleuve, et son regard rencontre celui du jeune adolescent qu'elle a fasciné, pénétrant jusqu'au fond de son âme comme un rayon ardent, pour y aviver le brasier incandescent de la passion.

L'infortuné frémit légèrement. Les yeux ne peuvent se détacher des traits de l'infemale beauté et s'enivrent aux nectars trompeurs de l'amour. Rocher, courant, tout se fond, s'estompe avec le ciel énorme, il ne voit plus qu'une seule chose, cette femme assise au bord du précipice : son sein blanc qui palpite, les deux purs saphirs de ses yeux. Il lui semble que la barque s'avance trop lentement à son gré : il est incapable de rester dans l'esquif. Il croit entendre sa voix, d'une harmonie indicible et tentatrice. Le feu qui embrase ses sens devient une fournaise incandescente. Comme un poulain échappé, il se jette par dessus bord. La rive l'appelle.

«Lore!»

Son cri d'amour se meurt en un appel plein d'angoisse que le gouffre engloutit.

L'écho porta sa plainte jusqu'aux rochers. Les flots soupirèrent et léchèrent avec compassion la dépouille de l'infortuné. Quant au vieux batelier, il poussa un soupir douloureux et se signa. Au même instant un éclair déchira les nuages amoncelés et un coup de tonnerre étouffé gronda derrière les montagnes. Tout en bas, les vagues murmuraient doucement tandis que, sur le sommet, le chant mystérieux de Loreley retentissait à nouveau, mais cette fois triste et semblable à un soupir.

III.

Le comte palatin ne tarda pas à apprendre la funèbre nouvelle. Son cœur paternel fut empli de douleur et de colère. Il ordonna qu'on s'emparât de la traîtresse sorcière, morte ou vive. L'après-midi du lendemain, un bateau rapide, armé d'un puissant équipage, descendit le Rhin. Quatre bateliers tenaient les rames, endurcis au métier et brunis par les autans. L'œil sombre du capitaine, sous ses sourcils en broussailles, contemple sévèrement le rocher qui émerge dans le lointain, sombre et muet. La deuil et l'exaspération ont marqué de leur empreinte le visage de cet homme aux larges épaules. Il avait imploré la grâce de pouvoir précipiter la séductrice du haut du rocher dans les tourbillons du fleuve, afin qu'elle y trouvât une mort certaine. Car ses artifices, avait-il dit,

pourraient servir à la prisonnière pour s'évader des chaînes et des cachots. Le comte palatin avait consenti à ce plan de vengeance.

IV.

Les premières ombres du crépuscule enveloppaient peu à peu, timidement, la terre assoupie. Des hommes armés avaient cerné le rocher. Le chef, accompagné de trois courageux guerriers, gravit avec peine les flancs abrupts. Le sommet était baigné dans une nue de lumière et d'or. Les hommes prenaient cette lueur pour le rouge du couchant. Mais c'était une magique phosphorescence enveloppant la vierge: elle apparut au même instant sur le bord de la falaise. Elle s'y installa, songeuse, et commença à peigner les flots dorés de sa chevelure avec un peigne d'or. Puis elle détacha un collier de perles de son sein et sa main étroite et blanche fixa complaisamment, d'un geste plein de coquetterie, le bijou dans les boucles de son front. Mais voilà qu'elle aperçoit les hommes menaçants. Un nuage de colère se répand sur ses traits.

«Que viennent chercher les faibles fils de la terre sur ces hauteurs?» dit-elle, tandis que ses lèvres fleuries de roses écarlates se meuvent avec mépris.

«C'est toi que nous cherchons, sorcière!» s'écrie le chef en fureur, et, riant ironiquement il ajoute:



«Oui, toi, pour te précipiter dans le gouffre profond de ce fleuve!»

Un éclat de rire perlé fusa, faisant retentir les montagnes d'alentour d'un gracieux écho.

«Oh! Le Rhin va venir lui-même me chercher!» crie la vierge. Et puis elle se penche sur l'abîme ouvert, aussi bas qu'elle peut. Elle arrache de son front le collier qui l'orne et le lance dans les flots, triomphante. De ses lèvres s'échappe un chant de victoire:

«Vite, vite, mon père!

A ta fille chérie envoie tes blancs chevaux!

Sur le flot que j'espère

Je voudrais chevaucher et par monts et par vaux!»

O miracle! Une tempête s'élève, le Rhin s'enfle en bouillonnant, une écume blanche comme neige recouvre les rives du fleuve qui se gonfle. Deux vagues à la tête couronnée de mousse, tels deux blancs coursiers, se dressent des profondeurs jusqu'au sommet du rocher et emportent la naïade gracieuse dans leur caressant remous. Et elles déferlent en écumant de joie par dessus sa tête.

V.

Epouvantés, les envoyés revinrent chez le comte palatin et lui racontèrent avec embarras cette étrange aventure.

Ronald fut beaucoup pleuré. On enterra son corps que l'onde compatissante avait jeté sur la

Loreley.

rive: le convoi funèbre fut suivi par une foule immense poussant des cris de douleur.

Depuis ce jour on ne revit jamais plus Loreley.

Et pourtant, quand la nuit sombre étend ses voiles sur les collines couvertes de vignes, quand sa morne et pâle compagne la lune dessine sur les flots verts un pont d'argent aux mille arabesques chatoyantes, une étrange voix de femme retentit sur le rocher, douce et plaintive, séductrice et captivante comme le chant harmonieux du rossignol dans une chaude et calme nuit d'été.

Elle est partie, Loreley! Mais son charme magique est resté parmi nous.

Tu l'aperçois, ô voyageur, dans les yeux brillants des belles filles du Rhin; il se niche dans les fossettes gracieuses de leurs joues purpurines; il sommeille dans le pli de leurs lèvres charnues, dont le rouge sensuel semble appeler le baiser.

Tu en éprouveras la puissance sur les rives du grand fleuve: il t'abreuvera de douces joies et d'enivrants bonheurs. Cuirasse ton cœur, arme ta volonté, voile tes regards!

Ecoute l'avertissement d'un sage poète rhénan:

«Oh mon fils! Oh mon fils, prends bien garde aux bords du Rhin!» — Elle est partie Loreley! Mais son charme magique est resté parmi nous.

St. Goar

Le manoir de Rheinfels.

Le manoir de Rheinfels est certainement la plus importante des ruines des bords du Rhin. Sa construction remonte au milieu du 13ième siècle et nous la devons au Comte Dietherr, issu de la célèbre lignée rhénane des Katzenelnbogen.

Le Comte de Rheinfels avait une charmante fille. Parmi le grand nombre de ses prétendants, la jeune fille fit cadeau de son cœur au jeune Chevalier Georges Brömser de Rüdesheim. Cette décision rendit furieux le Chevalier Vom Berge. Ce dernier descendait bien d'une lignée qui avait compté un archevêque de Cologne, mais lui-même ne possédait aucune propriété et de plus ses intentions étaient loin d'être nobles. Aussi le Châtelain de Rheinfels prit garde de ne pas donner sa fille à Vom Berge. Cela ne chagrina en rien la jeune fille qui n'éprouvait pour cet homme aucune affection. Par contre, pour le Chevalier Brömser, son petit cœur battait à se rompre.

Après les fiançailles réglementaires, le jour des noces fut fixé. Alors, un jour, aux premières heures du matin, le Chevalier Brömser après avoir galopé toute la nuit, arrêta son coursier écumant

aux portes du château; il était porteur d'une triste nouvelle. Son Seigneur impérial, Albrecht, appelait la Chevalerie pour combattre les seigneurs des états confédérés qui étaient entrés en rébellion. L'appel pour combattre la révolte était pressant, et Brömser, fidèle vassal n'avait pas retardé sa décision d'une minute.

C'est avec les plus beaux mots d'amour qu'il dut consoler sa fiancée très affligée. La jeune fille remit son sort entre les mains de Dieu et le Comte de Rheinfels félicita le Chevalier de sa noble décision. Avant de prendre congé, le Chevalier Brömser se rendit dans la forêt et déracina un jeune tilleul. Puis, ayant creusé le sol de son épée, il le replanta devant l'entrée du château. S'adressant alors à sa fiancée, il lui dit: «Prends bien soin de ce jeune tilleul que je viens de planter en l'honneur de mon saint patron. Aussi longtemps que l'arbuste verdira, reste-moi fidèle. S'il venait à se dessécher — que Saint Georges me portège — tu pourrais alors m'oublier; ce serait là le signe de ma mort.»

Et la pauvre fiancée se jeta tout en pleurs dans les bras du preux Chevalier.

Le lendemain, dans le brouillard du matin, le Chevalier Brömser, se rendant à l'appel de son Seigneur impérial, quitta les hauteurs boisées. Il

partait accompagné des meilleurs vœux de chance et les pleurs versés à son départ furent nombreux.

Les mois succédèrent aux mois C'est avec un serrement de cœur que l'on apprit que les besoins de la guerre conduisaient le Seigneur impérial contre les paysans suisses. La nouvelle d'une terrible et sanglante défaite s'abattit sur tout le pays, et cela malgré les plus hauts faits d'armes.

Cependant au manoir de Rheinfels, une jeune fille continuait d'espérer.

Un jour, le cupide Chevalier, Dietrich vom Berge, le chenapan, se fit annoncer au château. Il était venu demander la main de la très noble dame, comptant sur la mort du Chevalier Georges Brömser. Ne pouvant surmonter sa douleur, la jeune fille déclina la demande. Aussi longtemps que le jeune tilleul planté devant le château resterait vert, aussi longtemps elle resterait fidèle à son fiancé. C'est ce qu'elle avait juré!

Furieux, vom Berge s'éloigna. Il se mit à chercher dans la forêt un tilleul desséché semblable à celui qui était planté devant le château et en ayant trouvé un, il fit le monstrueux échange, jetant le jeune tilleul dans les profondes eaux du Rhin.

Le lendemain matin, sortant pour sa promenade, la jeune châtelaine aperçut le tilleul desséché. Ses lèvres laissèrent échapper un cri de douleur. Durant de longues semaines elle versa d'innombrables larmes.

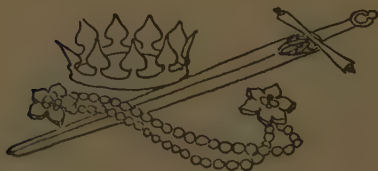
Et le Chevalier vom Berge s'en revint et renouvela sa demande. Mais la jeune fille qui avait juré fidélité refusa encore une fois l'offre de vom Berge. Elle dit que même après la mort de son fiancé, elle resterait fidèle à son souvenir! Alors d'un geste furieux, vom Berge saisissant son glaive le planta dans la poitrine de la malheureuse jeune fille!

A Rheinfels, le meurtre de l'innocente victime criait vengeance au ciel. Et l'on annonça tout à coup l'arrivée d'un hôte. C'est de Suisse qu'il venait! Vous l'avez deviné, c'était le Chevalier Georges Brömser qui trouvé par un paysan, mortellement blessé, ramené dans sa cabane, avait été soigné par lui durant de longs mois. Enfin guéri, le nom de sa fiancée sur les lèvres et son image dans le cœur, il pouvait reprendre le chemin de Rheinfels.

Le châtelain, la tête couverte d'un voile, conduisit le Chevalier sur la tombe récente de son enfant. Là devant le petit tertre, serré l'un près de l'autre, le vieux Châtelain et le jeune Chevalier restèrent muets de douleur.

Le manoir de Rheinfels.

Après avoir jeté le tilleul desséché dans le Rhin, le Chevalier fleurit la tombe de sa fiancée de lys blancs. Pauvre fiancée qui lui était restée fidèle jusque dans la mort ! Le Chevalier Georges Brömsen ne se maria pas. C'est dans les combats chevaleresques qu'il chercha l'oubli de la douleur immense qui le tenaillait. Jusqu'à son dernier jour, il garda au plus profond de son cœur le souvenir de sa jeune et malheureuse fiancée.



Liebenstein et Sternberg

Les frères ennemis.

Le château de Sternberg, situé en amont de Boppard, était au moyen-âge un des plus beaux parmi ceux qui ornaient alors les bords du Rhin. Au temps où se déroule cette histoire, il servait de demeure à un vieux paladin de l'empereur Conrad de Hohenstaufen, élu au trône germanique par les grands-électeurs dans la plaine d'Oppenheim près de Mayence. Le guerrier aux cheveux gris avait deux fils. Depuis longtemps, son épouse reposait dans le caveau de ses ancêtres. Rarement retentissait un rire joyeux sous les hautes voûtes de la demeure seigneuriale.

Mais un jour, le morne château reçut la visite d'une gracieuse personne. Un rayon de soleil fit avec elle son entrée dans les sombres appartements. Un cousin éloigné de la branche des Brœmsers venait de mourir, laissant sa fille unique, d'une florissante beauté, à la garde de son parent le seigneur de Sternberg.

La blonde Angèle — c'était bien un ange — devint bientôt l'enfant gâtée du château. Elle témoignait au vieillard une affection toute filiale

et récompensait les attentions des deux frères en leur vouant l'attachement d'une vraie sœur. Ce qui depuis des siècles arrive en tel cas, arriva là aussi: l'amitié des jeunes chevaliers devint bientôt de l'amour. Et tous deux s'efforcèrent de conquérir les bonnes grâces de la jeune fille.

Le vieux châtelain s'en aperçut, et de sombres pressentiments vinrent troubler le calme de son cœur paternel. Il aimait ses deux fils d'un amour égal; cependant il était plus satisfait du caractère doux de l'aîné, qui avait hérité des qualités de sa mère; le bouillant Conrad, le plus jeune, l'inquiétait un peu. Dès l'instant où l'orpheline était apparue à sa table, il avait fait le souhait de marier la gracieuse enfant avec son favori Henri, qui devait hériter, avec le nom de son père, le château de ses ancêtres.

L'amour d'Henri était un feu couvant sous la cendre. Les flammes qui l'embrasaient étaient silencieuses. Son frère au contraire ne faisait aucun mystère de la passion éprouvée pour Angèle et bientôt le vieillard s'aperçut avec souci que la vierge partageait ses sentiments. Henri aussi fut témoin du bonheur des amoureux, et, silencieusement il enterra son amour, nouveau-né étouffé dès sa naissance et condamné à mort parce qu'il avait trop tardé à parler.

Et Angèle! Elle sentit bien le chagrin qui perçait dans les regards de l'aîné. Elle était émue en remarquant combien sa voix tremblait quand il prononçait son nom; mais la splendeur de son premier amour aveuglait ses regards, et elle ne voyait pas les nuages qui assombrissaient les traits du chevalier.

A la même époque, Bernard de Clairvaux, venant de France, arriva sur les bords du Rhin pour y prêcher une nouvelle croisade contre les infidèles. Les paroles enflammées du saint moine enthousiasmèrent les chevaliers par milliers. Son appel fut aussi entendu sur la forteresse de Sternberg. Henri s'arma de la croix. Il ne pouvait séjourner plus longtemps au château abritant celle qu'il aimait sans espoir. Mais l'esprit aventureux de son frère cadet était aussi fortement ému et il brûlait de connaître les mystères des pays du Levant. Sa force débordante, souffrant d'être renfermée depuis des années en les murs d'une forteresse solitaire, avait soif d'aventures comme celles réservées au hardi croisé sous les palmiers de l'Orient et dans les déserts de Palestine. Vaines avaient été les pleurs de sa fiancée, vaine la douleur de son père, qui le suppliait de ne pas l'abandonner, rien ne put le retenir.

Le châtelain était désespéré de la décision inébranlable de ses fils.

«Qui restera maître du château de mes ancêtres si vous l'abandonnez pour n'y jamais peut-être revenir?» s'écria-t-il avec douleur. «Je t'en supplie, toi mon aîné, portrait de ta mère défunte, aie pitié des cheveux blancs de ton père! Et toi, Conrad, aie pitié des larmes que verse ta fiancée!»

Les deux frères restaient là, sans mot dire. Tout à coup l'aîné prit la main du vieillard:

«Je ne te quitterai pas, mon père-» dit-il d'une voix émue.

«Et toi, Angèle», dit fièrement le cadet à la jeune fille tout en larmes, «tu feras le sacrifice de la séparation et tu planteras un laurier, pour m'en faire une couronne quand je reviendrai!»

II.

Le jour suivant, le jeune chevalier quitta le château familial.

Au début, la jeune fille semblait inconsolable. Mais l'amoureuse délaissée se fatigua de verser des larmes et sa douleur s'endormit comme un enfant qui a trop pleuré. Quand elle sortit de son sommeil, regardant autour d'elle, la rancune lui vint, lui soufflant des récriminations, troublant

l'eau pure de ses souvenirs où se reflétait l'image de l'insouciant fiancé qui l'avait abandonnée pour courir une vaine gloire .

Ses regards se posaient plus souvent que par le passé sur ce fier adolescent dont les épaules viriles supportaient un visage de femme et qui était contraint de vivre sous le même toit que celle qu'il aimait en secret. Elle l'admirait, car il s'efforçait de lui adoucir les peines présentes par mille témoignages de la plus pure amitié. Bien des détails de sa personne lui avaient auparavant échappé: son courage à la chasse, son expérience de la science des armes. Et maintenant elle s'enthousiasmait de ces qualités insoupçonnées.

Il semblait la fuir comme s'il craignait de réveiller les sentiments morts ensevelis dans son âme. Angèle au contraire se sentait de plus en plus attirée vers le chevalier. Elle faisait tous ses efforts pour lui faire comprendre que l'amour éprouvé jadis pour son jeune frère n'avait été qu'un feu de paille, qu'un caprice passionnel, envolé avec celui qui l'avait causé. Elle fut malheureuse quand elle comprit que celui qu'elle aimait ne semblait éprouver pour elle rien d'autre qu'une amitié fraternelle. Et pourtant, pour une seule parole d'amour, elle lui aurait fait don de son cœur richement paré de sentiments profonds.

Ce revirement de sentiments n'avait pas échappé au chevalier; mais, fier et viril, il étouffait dans son âme tout penchant pour la fiancée de son frère.

Quant au vénérable père, il éprouva une joie profonde quand, un beau jour, Angèle lui ouvrit son cœur. Il pria Dieu de faire se rencontrer ces deux âmes si dignes de son affection: il pensait qu'elles formeraient en s'unissant un couple bien assorti. Il voyait déjà en rêve Angèle mère, berçant sur ses genoux un petit poupon aux yeux bleus et aux cheveux blonds, à l'image de son épouse défunte et de son aîné. Puis subitement il se rappelait l'adolescent au bouillant caractère qui vivait aux Croisades, et cette vision venait briser brutalement le cours de ses songeries.

Il fit bâtir en face de son château un superbe manoir. La demeure, baptisée du nom de Liebenstein, était destinée à son deuxième fils quand il reviendrait de Terre Sainte. A peine la construction en était-elle achevée, que le vieillard mourut.

Quelque temps plus tard, on apprit la fin des Croisades. Les seigneurs rhénans qui rentraient dans leurs foyers racontèrent une singulière histoire. Le comte Conrad, disaient-ils, ramenait



avec lui une riche héritière grecque qu'il avait épousée aux pays du Levant.

Quand son frère apprit cette nouvelle, ses yeux étincelèrent. Cela lui semblait invraisemblable. Il annonça à la jeune fille le prochain retour de son fiancé. Elle pâlit. Ses lèvres remuèrent, mais l'émotion paralysait sa langue. Souvent elle montait à la tour et contemplait l'horizon dans la direction du Sud.

III.

Un jour, au cours de l'après-midi, on signala un grand bateau sur le Rhin. Ses mâts étaient pavoisés de drapeaux étrangers. Angèle l'aperçut du sommet du donjon et appela Henri. Le vaisseau approchait: on percevait les cris des bateliers et on pouvait déjà distinguer les hommes de l'équipage.

Tout à coup la jeune fille poussa un cri perçant et se jeta en pleurant dans les bras du chevalier atterré. Ce dernier eut un sursaut de surprise. Il fixa un regard sombre et scrutateur sur le vaisseau maudit. Le chevalier accôté au bordage, armé d'une armure étincelante, c'était son frère. Une femme inconnue l'enlaçait tendrement de ses caresses, exotique et belle.

Le vaisseau aborda. En tête débarqua Conrad. Mais entre temps, les deux personnes qui étaient

sur le donjon avaient disparu. Un écuyer s'approcha du chevalier et lui annonça que, selon la dernière volonté de son père, le château situé sur l'autre rive lui appartenait.

Le jour même, il se faisait annoncer à Sternberg. Mais, tandis qu'il attendait devant le pont-levis levé, son frère lui fit répondre par un héraut que c'était seulement l'épée à la main qu'il recevrait le félon qui avait abandonné sa fiancée.

Le crépuscule tombait sur les deux manoirs. Sur l'étroite bande de terre qui sépare les deux forteresses deux frères étaient en présence, combattant à la vie ou à la mort.

Quel duel acharné que cette rencontre entre deux frères ! Les épées nues se croisaient, mues par une légitime colère et l'amour-propre blessé. Les deux adversaires, dont les visages empourprés émergeaient du garde-collet, étaient animés d'une force et d'un courage égaux. Déjà le sang ruisselait de l'avant-bras de l'aîné.

Mais tout à coup les branches du taillis s'écartèrent. Une jeune fille voilée de blanc, la plus grande frayeur peinte sur ses traits, se jeta entre les adversaires. C'était Angèle. Et elle se mit à les supplier, d'une voix désespérée :

« Au nom de Dieu qui vous voit, cessez ce criminel combat ! Au nom de votre père défunt,

évitez un fratricide! Celle pour la cause de qui vous avez tiré l'épée s'en va de ce pas entrer au couvent et prier Dieu de vous pardonner, Conrad, votre parjure et de vous bénir tous deux pour l'éternité, ô frères ennemis!»

Les deux duellistes mirent bas les armes. Conrad, baissant honteusement la tête, voilà ses regards de sa main. Il n'osait pas lever les yeux sur cette femme qui se tenait devant lui, plein de majesté, en une accusation muette. Henri s'empara de la main d'Angèle qui pleurait.

«Merci, ma sœur», dit-il. «Viens, le félon ne mérite pas tes larmes!»

Et ils disparurent dans l'ombre des grands arbres. Sans mot dire, le chevalier restait là, les yeux fixés dans la direction qu'ils avaient prise. Il éprouvait une impression qu'il n'avait jamais ressentie. Il se voila la face et éclata en sanglots.

IV.

Dans la vallée, à une lieue environ des deux châteaux, on rencontre le couvent de Marienbourg. C'est derrière ses murs qu'Angela trouva la paix. Quelques mois après qu'elle avait pris le voile, un mur épais s'éleva entre Sternberg et

Liebenstein, témoin muet de l'animosité des deux frères.

Dans le nouveau château, c'étaient fêtes sur fêtes: la belle Hellène y triomphait de toute son éclatante beauté au milieu des chevaliers rhénans.

Mais à Sternberg régnait un deuil profond. Le chevalier n'avait pas eu le courage de détourner Angèle de sa décision. Depuis son départ, il languissait. Il fit édifier un cloître au pied de la montagne et prit l'habit de moine. Quelques mois plus tard il mourut. Le même jour — ainsi le voulut la fatalité qui les avait séparés — le glas des morts résonna au couvent de Marienbourg annonçant la mort de la bien-aimée perdue.

Le seigneur de Langenstein ne jouit pas d'un bonheur bien durable aux côtés de sa séduisante épouse. La chaude grecque rompit la foi jurée et s'enfuit avec son amant, un ami de son mari, hôte de Liebenstein. Etreint par la douleur et la honte, le châtelain se précipita du haut de la terrasse du château, dans le précipice.

Les deux manoirs devinrent propriété du chevalier Brœmser de Rüdesheim. Eglise et couvent existent encore de nos jours dans la vallée. Chaque année une foule de pèlerins s'y rendent; quant

Les frères ennemis.

aux deux châteaux-forts, ils sont depuis longtemps en ruines. Tandis qu'en bas, au couvent de Bornhofen, les cloches résonnent chaque jour, accompagnant les pieux cantiques des pèlerins, la-haut c'est un silence de deuil qui plane sur les deux ruines désertes, appelées de nos jours encore par le peuple «les deux frères». Et, nous a dit le poète qui a chanté Loreley, quand la pleine lune amie des spectres brille dans la nuit d'été, on entend, dans l'étroit précipice qui sépare les forteresses, le cliquetis des épées des deux frères.



Marksburg

Les noces au Marksburg.

Au temps de l'Empereur Rodolphe de Habsbourg où nombre de manoirs majestueux couronnaient les montagnes du Rhin, se dressait au sommet d'un rocher, menaçant et orgueilleux, le château Brubach. C'était là-haut la demeure de la puissante lignée des Chevaliers von Eppenstein.

En ce temps là, à l'ombre des sombres murs du château, croissait une gracieuse fleur, la jeune demoiselle Elisabeth, fille du comte Eberhard von Eppenstein. Nombreux étaient les Chevaliers qui prétendaient à la main de la jeune fille que sa beauté avait rendue célèbre. Mais elle s'était déjà promise secrètement au Chevalier Siegbert von Lahneck.

Or, l'Empereur Rodolphe fit appel aux Chevaliers Allemands pour combattre le roi de Bohême Ottokar. Siegbert von Lahneck, le neveu et l'héritier du vieux burgrave de Lahneck répondit à l'appel avec son jeune cousin.

Elisabeth fut malheureuse jusqu'au plus profond de son cœur; mais la fierté de ses ancêtres et l'esprit de sacrifice pour l'Empereur et l'Empire, lui donnèrent la force de supporter la séparation.

Et le temps continua de tisser sur son métier les jours, les semaines et les mois . . . Comme maintes damoiselles, Elisabeth attendit en vain des nouvelles de l'élu de son cœur.

Le vieux burgrave de Lahneck rendit son âme à Dieu et la splendide demeure seigneuriale attendait son nouveau maître. On raconte qu'en 1278, la bataille de Marchefeld se termina par une brillante victoire. Le combat fut âpre et maints Chevaliers y laissèrent leur vie. Aucun Chevalier, aucun messenger ne fut en mesure de donner des nouvelles de Siegbert von Lahneck.

L'automne de sa palette aux mille couleurs avait déjà métamorphosé les sites de la vallée du Rhin en images splendides, quand un beau jour, un jeune Chevalier s'en vint heurter au portail de Lahneck. Il se présenta comme le Comte Rochus von Andechs, le jeune cousin de Siegbert von Lahneck.

Il était porteur de la triste nouvelle de la mort de Siegbert à côté de qui il avait combattu à Marchefeld. Aujourd'hui, il était en droit le second héritier de Lahneck. L'intendant du château accueillit le comte comme son nouveau Seigneur et Maître.

Au manoir de Brubach, Elisabeth apprit à son tour la pénible nouvelle qui l'atteignit douloureusement.

Peu de jours avant la Noël, arriva au château un jeune moine venant du monastère de Bornhofen. Le comte Eberhard avait demandé aux saints Frères de lui envoyer un religieux et ceux-ci avaient dépêché le Frère Markus dont la misérable bure ne parvenait pas à cacher la noble origine.

C'est avec la plus grande conscience qu'il accomplit sa mission. Elisabeth admirait en lui et son savoir et sa spiritualité. Markus fut pris d'un puissant amour pour elle. Des nuits durant, il lutta et se débattit contre le démon qui s'était emparé de son cœur.

Un jour, Rochus von Andechs annonça sa visite au Comte. Il arrivait de Lahneck à cheval. Sa suite était peu nombreuse mais brillait d'un somptueux éclat. Le Comte Eberhard et Elisabeth accueillirent avec cordialité le courageux Chevalier. Rochus fut comme ébloui par la beauté de la demoiselle et Elisabeth de son côté ne put résister à celle du jeune Chevalier. Dès ce jour, il vint souvent au château et Elisabeth fut comme subjuguée et ensorcelée.

Le Comte von Andechs ne tarda pas à demander la main de la jeune fille qui après quelques hésitations, répondit: Oui! Les Eppenstein furent très heureux de cette décision et ordonnèrent de préparer la cérémonie des noces. Tous ceux qui

avaient la jeune fille en estime se réjouirent de cet événement. Seul le cœur de Markus était plein d'inquiétude, car il éprouvait un violent ressentiment contre le Chevalier. Rochus aussi paraissait haïr le moine! Quant au jeune couple il était heureux!

Entretiens, on aménagea une chapelle dans le manoir; le mariage d'Elisabeth devant en être la première cérémonie sacrée. Tout avait été mis en oeuvre pour que les noces soient célébrées avec la plus grande pompe.

La veille du jour désigné pour la célébration du mariage, Rochus arriva au château. Il était beau! Mais d'une beauté un peu impressionnante, inquiétante, qui donnait presque peur!

Le château tout entier résonnait de la joie des hôtes. Mais là-haut dans la tour de l'Empereur Henri, le calme et la solitude régnaient en maître. La pâle lueur de la lune filtrait à travers la petite fenêtre et éclairait le visage d'un jeune homme. C'était le Père Markus qui dans un combat désespéré implorait son Saint Patron. C'était le lendemain qu'Elisabeth devait être unie au Chevalier haï!

De la petite église Saint Martin, les douze coups de minuit s'échappèrent de la cloche argentine. A ce moment la chambre fut remplie d'une lumière surnaturelle et Saint Markus en personne



apparut devant le moine! En lui remettant une petite croix toute simple, il lui dit: «Markus, avec ceci tu dois exorciser le méchant! Rochus von Andechs et Belzébuth ne font qu'une seule et même personne!» Sur ces mots, le Saint disparut. Le moine resta en prière jusqu'au matin.

La joie fut de nouveau à son comble lorsque le lendemain Elisabeth à côté de son fiancé se dirigea vers la chapelle. Mais à quelques pas du lieu sacré, Markus vint à leur rencontre et leur barra le chemin. Entr'ouvrant alors son froc, il en tira la croix qu'il tendit en direction de Rochus qui s'écroula en poussant un hurlement de rage! Le sol s'ouvrit et le Chevalier Rochus fut happé dans les entrailles de la terre. Il voulut entraîner la jeune fille dans sa chute, mais Markus réussit à la retenir au dernier moment. A ce moment la chapelle resplendit d'une lumière surnaturelle. Un glaive de feu dans la main droite, Saint Markus s'avança sur le seuil, protégeant le Comte, la jeune fille et le moine.

Emue et remplie d'effroi, toute la suite du Chevalier, écuyers, femmes et jeunes filles tombèrent à genoux. Et le Saint disparut.

Ce dramatique événement bouleversa l'âme d'Elisabeth qui entra au couvent de Marienberg à Boppard et y prit le voile. Elle devint une dévouée et fidèle Fille du Seigneur.

Les noces au Marksburg.

Douze mois s'étaient écoulés quand un jour, un Chevalier ayant fière allure remonta le Rhin. C'était le Chevalier Siegbert von Lahneck qu'une longue maladie avait cloué en pays ennemi qui revenait au pays.

C'est vers un château de son père, perché en haut d'un versant abrupt, en amont de Coblenche qu'il se dirigeait. Stupéfait, le vieil intendant lui souhaita la bienvenue; mais lorsque Siegbert lui demanda des nouvelles d'Elisabeth, ses lèvres restèrent closes. Cependant, longuement pressé par les questions de son jeune Maître, il raconta tout ce qui s'était passé. Sans dire un mot, Siegbert quitta le château.

Déjà le crépuscule avait étendu son voile au-dessus de la vallée du Rhin. Tout là-haut, la lune veillait sur les montagnes boisées et dans la vallée, les eaux du Rhin miroitaient dans la lumière argentée de la lune. Les petites lumières des châteaux et des villes qui s'allumaient les unes après les autres saluaient le malheureux Chevalier qui descendait la montagne, solitaire et désespéré.

Au matin, des paysans se rendant à la ville trouvèrent le corps du Chevalier Siegbert gisant mort aux pieds du rocher.

Rolandseck

Le chevalier Roland.

I.

L'empereur Charlemagne était entouré d'une phalange de fiers preux. Le plus courageux de ces paladins était le neveu du roi des Francs, le comte Roland d'Angers. Aucun nom n'était plus célèbre que le sien dans la chevalerie, il triomphait dans les batailles et les tournois. Il était vénéré par les innocents sans défense, admiré par ses amis, estimé par ses ennemis. Son esprit chevaleresque faisait fi d'une somptueuse aisance. Méprisant fièrement le séjour à la cour de l'empereur, il demanda à son oncle le souverain la permission de voyager dans ces régions du puissant empire des Francs, qui lui étaient encore inconnues. Son impérieux besoin d'aventures lui faisait désirer le danger. C'est avec regret que Charlemagne vit cet intrépide compagnon abandonner sa cour, et il ne fit droit qu'à contre-cœur à sa requête.

Le héros quitta donc au point du jour le palais impérial des bords de la Seine: accompagné seulement de son fidèle écuyer, il se mit en route vers l'Orient. Le but de sa première étape était

les Vosges. Il s'arrêta au château de Niedeck près de Haslach, puis chez Attich, duc d'Alsace.

Roland continua son voyage. Et comme un soir il chevauchait sur les pentes boisées des Vosges, les flots étincelants du Rhin lui souhaitèrent la bienvenue dans le lointain. Le fleuve dépourvu de digues étalait ses eaux rebelles bien au delà de son lit, en une large nappe, submergeant sans égards la plaine à droite et à gauche. Le puissant cours d'eau n'avait guère de charme à cette place où il se prélassait sauvage et déréglé. Mais le chevalier savait que le tableau changerait bientôt. Il se dirigeait en aval, vers les lieux où de puissantes masses rocheuses étreignent le fleuve en leurs mâchoires géantes. Leur pied victorieux se baigne dans ses eaux qui se retirent parfois sauvagement, ne laissant souvent aux cavaliers et aux voyageurs de commerce qu'un étroit ruban de terre ferme, à peine assez large pour donner passage à une voiture. Sur les hauteurs se dressent des châteaux altiers comme des rois, dominant la contrée et rappelant au voyageur qui passe en bas sur la route la gloire de puissantes races. Roland continuait donc ainsi son joyeux voyage au bord du Rhin et les jours passaient. Il salua en passant bien des endroits fameux par la légende et riches en souvenirs, le rocher abrupt de Loreley où chantait naguère la

célèbre ondine, le charmant village où vécut et fit le bien S^t Goar au temps de Childebert le mérovingien. (C'est ce saint qui enveloppa Charlemagne, l'oncle de Roland, se rendant d'Ingelheim à Coblenze, dans un épais brouillard, l'obligeant ainsi à camper en plein champ parce que Sa Majesté avait oublié de se prosterner devant la Sainte Chapelle.) Il passa par les prairies de Mayenfeld près d'Andernach, où vécut Geneviève, vertueuse épouse du comte palatin Siegfried.

Et maintenant Roland s'approchait de l'endroit où sept puissantes montagnes de trachyte, la tête couronnée de manoirs féodaux enserrent le fleuve parvenu au bout de la vallée, semblables à ces sept paladins couronnés qui entourèrent plus tard de leur protection la personne sacrée de l'empereur germanique. Une île majestueuse émerge des flots sombres, saluant le voyageur. Les sept montagnes ont leurs sommets auréolés de rouge et d'or par les reflets du soleil couchant. Leurs croupes sont revêtues de vignobles innombrables, à gauche de paisibles bosquets de hêtres s'étendent jusqu'à la crête escarpée, à droite c'est le fleuve dont les flots produisent un doux murmure, dans le lointain on aperçoit sur le rocher vanté par la légende, autrefois retraite d'un affreux dragon, les

meurtrières d'un château féodal. Et tout en haut, c'est le ciel au manteau étoilé d'or.

Le chevalier s'arrêta dans une contemplation muette. Son regard se posait plein d'admiration sur le ravissant paysage. Le coursier piaffait, frappant avec impatience le sol de son sabot ferré, tandis que l'écuyer attentif regardait avec préoccupation le ciel s'obscurcir. Il fit observer timidement à son maître qu'il était temps de chercher un gîte.

«C'est là-haut que je voudrais le trouver!» dit Roland à voix basse, tandis que pour la première fois dans sa vie un sentiment étrange, plein de douceur, s'emparait de son âme et le faisait pensif. Il ordonna à son écuyer de demander au batelier, entrain de détacher son bateau pour sa pêche de nuit, le nom du château.

Le château était le «Drachenbourg»; c'était le comte Héribert qui l'habitait pour l'instant. Telle fut la réponse, et un éclair de joie brilla dans les yeux de Roland. Car de nombreux chevaliers amis du Haut-Rhin et de la Franconie rhénane l'avaient chargé de saluts et de commissions pour le vieux comte du Drachenbourg. Roland n'hésita donc plus une minute. Bientôt un canot le portait sur l'autre rive à travers les flots sombres.

II.

Entre temps, la nuit était venue. Les rayons de la pleine lune éclairaient les voyageurs, leur indiquant la route par les chemins sombres de la forêt. Le comte Héribert, vieillard de grande taille, chevalier plein de majesté souhaita la bienvenue, de la façon la plus charmante au neveu de son impérial souverain. Et, dans les tranquilles appartements du châtelain, la conversation se prolongea jusqu' à minuit.

Le lendemain, le comte Héribert présenta au chevalier sa fille Hildegonde. Roland fut émerveillé par la gracieuse beauté de la délicieuse jeune fille. Jusqu'alors, le charme féminin n'avait éveillé aucun profond sentiment dans son âme. Il n'avait rêvé que de gloire et de combats héroïques, de jeu et de querelles. Et voilà que tout d'un coup l'amour avait frappé le hardi guerrier de sa baguette magique. Lui, dont le regard étincelant faisait baisser les yeux à ses adversaires pleins d'effroi, il courbait la tête, étreint d'un trouble étrange, timide subitement comme une fille et rougissant. devant le charme ensorcelant d'Hildegonde. Mais elle aussi restait interdite et les joues colorées d'incarnat en présence de ce héros tant fêté, dont le nom était célèbre même de l'autre côté du Rhin.

Ce fut le vieux chevalier qui mit fin à l'embarras de la situation. Il intervint dans la conversation timide des deux jeunes gens, brisant la glace en faisant une plaisanterie, et accompagna l'hôte à travers les hautes salles du château.

Roland fit au Drachenbourg un séjour plus long que dans les autres châteaux des bords du Rhin. Il était retenu sur ces hauteurs paradisiaques par des liens indestructibles. L'amour germait victorieux dans son cœur, et le feu ardent embrasait aussi l'âme pure d'Hildegonde. Un soir enfin, tandis que le crépuscule étendait son voile argenté sur le banc de pierre ombragé par les tilleuls, dans le jardin du château, Cupidon vainqueur triompha: la main dans la main, les yeux dans les yeux, la bouche sur la bouche, les deux adolescents furent unis par lui, le petit dieu égrillard et tout-puissant.

Le comte Héribert bénit avec joie les fiançailles du valeureux paladin avec sa jeune et belle fille. Il se fit un plaisir d'enguirlander de radieuses espérances le premier amour de son unique enfant. Il promettait de construire un château sur le rocher dominant l'autre rive du Rhin, en face du Drachenbourg. Fière sentinelle, la nouvelle demeure, juchée sur cette arête vive de rochers, dominerait la merveilleuse contrée des sept montagnes: elle s'appellerait le Rolandsbourg. Déjà

la construction en était commencée et les murs s'élevaient vers le ciel. Chaque jour, le jeune couple se rendait sur la terrasse du château et regardait sur l'autre rive, où les charpentiers étaient à l'œuvre, tandis que résonnait le bruit des marteaux des maçons. La belle Hildegonde faisait des rêves d'avenir en pensant au futur foyer où elle se promettait de retenir prisonnier dans les liens de sa tendresse le chevaleresque et aventureux héros.

Mais un jour apparut au château un courrier monté sur un cheval couvert d'écume. L'ambassadeur arrivait de la ville impériale de Worms; il apportait la nouvelle que l'oncle de Roland, l'empereur, avait décidé de faire Croisade contre les infidèles au delà des Pyrénées. Charlemagne désirait voir le courageux paladin à la tête d'une de ses armées. Roland écouta le message en silence. Il regarda Hildegonde qui, debout à côté de lui, était devenue d'une pâleur mortelle, et une cruelle angoisse tenailla son âme.

Mais il ne peut reculer devant son devoir. Il donne l'ordre au courrier d'annoncer son arrivée au camp impérial dans trois jours. Puis il se détourne, les sourcils froncés par le souci. Hildegonde en sanglots, s'est jetée dans ses bras.

III.

Au pays des Hères, la croix et le croissant se livraient une lutte terrible. On se livrait de sanglantes batailles, le sang des chrétiens se mêlait à celui des infidèles sur le champ de carnage. Les valeureux paladins du roi des Francs, Roland surtout, s'illustrèrent par des victoires chèrement achetées. L'épée à la main, le preux ouvrait à l'empereur une voie triomphale. Il couvrait de son ombre l'armée impériale s'avancant en maîtresse dans le pays ennemi inconnu. C'était à Roncevaux, dans cette vallée qu'ont chantée depuis lors tant de poètes latins et germanis.

Isolée du gros de l'armée, Roland en tête, la valeureuse arrière-garde se retire sur la route, dans l'ombre du crépuscule, à travers les bois. Tout à coup venant des hauteurs, une clameur sauvage retentit, et une troupe de Maures se précipite, menaçante et lâche sur le petit groupe de Francs. Mais ceux-ci se défendent comme des lions. Tel un aigle royal, le bouillant destrier de Roland vole de ci, de là, tandis que sa puissante épée Durandal tranche en deux maints crânes sarrasins. Mais les rangs des Francs se font d'instant en instant plus clairsemés et voilà que Roland lui-même s'affaisse à son tour, frappé de la lance d'un maure géant. Le combat ne s'arrête

pas pour cela, et, piétinant son corps, les adversaires continuent de lutter avec acharnement. Quand les ombres endeuillées de la nuit baignèrent le champ de bataille, les infidèles avaient accompli leur sinistre besogne. Les Francs étaient écrasés. Et bien peu d'entre eux avaient réussi à échapper au carnage.

Où est Roland? Tous se posaient cette angoissante question. Il n'était pas au nombre des survivants. Où est Roland! demanda Charlemagne consterné au messenger porteur de la mauvaise nouvelle. Dans tout l'empire on se répétait sa réponse: Roland le preux chevalier est tombé en héros en combattant les sarasins. Partout où était racontée la triste aventure, c'était la douleur la plus profonde.

La nouvelle avait aussi atteint les bords du Rhin. Un jour les envoyés de Charlemagne apparurent au Drachenbourg et transmirent, avec les condoléances du souverain, le triste message. Héribert, le vieillard, poussa un profond soupir, tandis qu'il essuyait de la main les larmes qui coulaient de ses yeux. Hildegonde poussa un cri strident. Sa douleur faisait peine à voir. Prosterne devant l'image de celui qui a souffert pour nous, elle sanglotait, implorant de sa grâce pitié pour sa profonde douleur. Durant de longs jours elle resta enfermée dans sa chambre, et les

douces consolations de son père même étaient impuissantes à calmer son affreux désespoir.

Des semaines passèrent. . . . Un jour la jeune fille, pâlie par les larmes entra dans la chambre de son père, plus calme en apparence. Sa sombre douleur semblait s'être éclaircie. Comme le chevalier attirait à lui sa fille agenouillée devant lui, elle lui communiqua la décision qui avait mûri dans son âme éprouvée. L'œil d'Héribert s'humecta d'une larme. Et il mit un baiser au front pur de la jeune vierge.

Puis le jour arriva où les cloches sonnèrent un carillon de fête en bas, dans l'île de Nonnenwerth, au couvent. Devant l'autel, s'agenouillait, portant le voile des novices, une nouvelle religieuse, la gracieuse fille du comte Héribert. Elle venait chercher la paix dans le pieux silence du cloître, car elle ne la trouvait pas au château. Elle prononça en pleurant, pour la dernière fois, le nom de son bien-aimé, arrachant son amour de son cœur et étouffant les dernières étincelles de la passion. Il s'agissait maintenant de se vouer avec toute l'ardeur sacrée au culte divin du Seigneur. C'est en vain que le vieux père agenouillé espérait voir sa fille revenir après l'année d'épreuve passée dans la solitude du cloître, sur la décision prise de renoncer au monde. Tout au contraire: la jeune fille pria instamment l'évêque,

un parent de son père, de lui épargner l'année d'épreuve et de lui permettre de prononcer sous peu ses vœux définitifs, car elle s'était pour toujours consacrée au Seigneur. Un mois s'était donc à peine écoulé que les boucles blondes d'Hildegonde tombèrent sous les ciseaux: par un serment éternel, la noble fille du seigneur de Drachenbourg se fiançait pour l'éternité avec le Christ.

IV.

Des mois s'étaient écoulés depuis cet événement. Le printemps se mourait, et les champs se couvraient de gerbes mûrissantes. Dans ces lieux où le fleuve, parvenu à l'extrémité de la vallée est enserré par sept puissants géants trachytiques, aux têtes couronnées de châteaux-forts, un chevalier fait halte avec sa suite. Il n'y a pas bien longtemps encore, il était bien loin dans le sud, là où le soleil d'Espagne illumine la vallée de Roncevaux, couché dans une misérable hutte de berger. C'est là que le fidèle écuyer avait traîné son maître, au flanc de qui était fichée la lance d'un Maure. C'est là que le héros avait lutté, des semaines et des mois, contre la fièvre qui le terrassait sur son lit de douleur: il avait lutté avec la mort, et sa robuste nature avait à la fin triomphé. Sous les soins empressés de son fidèle serviteur, Roland était revenu à la santé, alors

qu'on le croyait mort au pays des Francs. Et voilà qu'il était revenu à franc étrier vers les lieux où l'appelait une force irrésistible.

Une île majestueuse émerge des flots sombres, saluant le voyageur. Les sept montagnes ont leur sommet auréolé de rouge et d'or par les reflets du soleil couchant.

Leurs croupes sont revêtues de vignobles innombrables, à gauche de paisibles bosquets de hêtres s'étendent jusqu'à la crête escarpée, à droite, c'est le fleuve dont les flots produisent un doux murmure; dans le lointain on aperçoit sur le rocher vanté par la légende, retraite d'un affreux dragon, les meurtrières d'un château féodal. Et tout en haut, c'est le ciel au manteau étoilé d'or.

Le chevalier s'arrêta dans une contemplation muette; son regard reposait plein d'admiration sur le ravissant paysage: comme plusieurs mois auparavant, le jeune homme rêveur sentit son âme étreinte par un sentiment étrange et plein de douceur.

«Hildegonde», murmure Roland, tandis que ses yeux s'égarèrent dans les profondeurs constellées du firmament.

Comme naguère, un canot traverse les flots sombres. Roland gravit le penchant qui conduit

au Drachenbourg, par le chemin forestier, son écuyer à ses côtés.

Le vieux portier subitement devenu d'une pâleur de mort, contemple interdit l'hôte tardif. Puis il fait un signe de croix et se précipite à la chambre de son maître. Et voilà qu'un vieillard de haute taille s'avance, courbé par les ans et les chagrins. Le chevalier se précipite à sa rencontre. «Roland!» C'est le nom qui s'échappe comme un soupir de la bouche du vieux châtelain, ornée de barbe grise. Sans rien dire, l'hôte tardif tient embrassé l'ancêtre sanglotant. Quand autrefois Roland était parti, son futur beau-père n'avait trouvé aucune larme; mais maintenant un flot abondant et amer inondait ses joues pâlies par les tourments.

Le chevalier s'arrache à son étreinte.

«Où est elle?» Et sa question est plutôt un cri d'angoisse. «Est-elle morte?»

Le comte Héribert le couvre d'un regard d'une tristesse indicible.

«Hildegonde, fiancée de Roland qu'elle croyait mort, est devenue la fiancée du Christ!»

A ces mots le héros éclate à son tour en sanglots et se voile la face.

Dès l'aube du jour suivant il quitta le Drachenbourg, tel un puissant chêne frappé de la foudre. Il se rendit sur l'autre rive, dans le château cons-

truit au printemps de son amour sur le rocher abrupt. Là il dévêtit l'armure des combattants, qu'il abandonnait pour toujours. Les rêves de son âme étaient éteints, éteint son besoin de hauts faits. Des jours et des jours il resta là-haut, assis à une fenêtre et contemplant dans la vallée cette île verdoyante au milieu du Rhin où chaque matin, dans le jardin du couvent, sœur Hildegonde allait et venait parmi les fleurs. Parfois, il semblait qu'elle se penchait en faisant un salut, et alors les traits du chevalier s'illuminaient d'un rayon de lumière, crépuscule de son bonheur d'autrefois.

Un jour hélas ! cette dernière joie lui fut enlevée. Il ne vit pas sortir la chère aimée, et il entendit résonner dans l'îlot la petite cloche sonnant le glas des morts. On porte un cercueil au cimetière, il entend les chants et cantiques de deuil des religieuses. Il les voit toutes se joindre à la procession : une seule manque. Et le héros cache son visage dans ses mains. Car il sait dès lors qu'elle est celle que l'on porte en terre.

Voici que vint l'automne, fanant les guirlandes de feuillage tressées autour de la tombe de sœur Hildegonde. Mais Roland était toujours assis là-haut, regardant fixement chaque matin dans le cimetière de l'île. Et c'est ainsi qu'un jour son écuyer le trouva à sa place habituelle, pâle et sans vie, son œil était tourné vers les lieux où

reposait celle qu'il avait aimée, et perdue pour toujours.

Plus d'un siècle durant le fier château couronna cette montagne que l'on appelle encore Rolands-eck. Puis il tomba en ruine, tout comme le puissant Drachenbourg, dont on voit de nos jours encore le donjon se dresser. Il y a un demi-siècle environ, pendant une nuit d'hiver, secoué par la tourmente, la dernière voûte s'en est effondrée. De pieuses mains l'ont réédifiée et l'on voit toujours se dresser sur le rocher abrupt, émergeant du paysage au point le plus pittoresque de la vallée du Rhin ce Rolandsbogen (l'arc de Roland) rappelant aux mortels de notre époque ces amours chevaleresques et moyennageuses du bon vieux temps.



Siebengebirge

Le Drachenfels.

Quand le voyageur quitte la pittoresque ville de Bonn, chère aux muses, il aperçoit bientôt sur la gauche du bateau qui le porte le groupe admirable des Sept-Montagnes. Le sommet de la montagne aux flancs abrupts qui est située le plus près du Rhin est couronné de nos jours encore par le donjon et les murs d'un vieux château féodal. On raconte sur cette montagne au nom sinistre, qui retentit pendant toute la belle saison du chant des buveurs et du bruit des verres, une touchante légende populaire.

En ce temps-là, dit on, un affreux monstre, un dragon, avait son repaire dans une grotte du rocher, qu'on appelle encore aujourd'hui le trou du dragon. L'horrible et énorme bête quittait chaque jour sa retraite, parcourant les forêts de la vallée et menaçant hommes et bêtes. Les forces humaines étaient impuissantes contre le dragon. Bien plus, les habitants croyaient que son corps abritait une divinité irritée, c'est pourquoi ils lui rendaient des honneurs divins et lui sacrifiaient criminels et prisonniers.

Une peuplade païenne aux mœurs sauvages habitait au pied de la montagne. Souvent ses

membres guerriers entreprenaient des campagnes de village sur la rive gauche du Rhin, ravageant et mettant tout à feu et à sang parmi leurs frères chrétiens. Une fois qu'ils avaient de nouveau traversé le fleuve, ils revenaient sur la rive droite chargés de butin et de prisonniers, conquis en de sanglants combats. Parmi les captifs se trouvait une jeune vierge de toute beauté. Deux chefs, enflammés d'amour pour elle, la réclamaient en partage. Horsrik, le plus âgé, capitaine renommé, était un terrible guerrier puissant comme un ours et sauvage comme un tigre; Rinbold, le plus jeune, aux manières moins farouches, n'en possédait pas moins une égale témérité.

La gracieuse jeune fille s'écarta avec épouvante quand elle vit les deux chefs, l'œil étincelant, entamer une dispute dont elle était le prix. Les guerriers enivrés par la victoire faisaient cercle autour d'eux. Ils oublient leur propre butin pour suivre la querelle de ces deux dominateurs se disputant la vierge chrétienne. Déjà les paroles furieuses des adversaires trouvent écho dans le cœur des spectateurs. Horsrik, le redoutable guerrier, exige qu'on la lui donne: les hurrahs qui partent du cercle l'encouragent. Mais quand Rinbold, le chef adolescent, émet ses prétentions ce sont aussi des acclamations qui accueillent ses paroles. Son adversaire le regarde, provoquant

et sombre; sa main serre le pommeau de son épée d'un geste menaçant. Mais voilà que les rangs s'écartent, laissant passage au grand-prêtre, un vieillard aux cheveux gris, à l'œil sévère et à la face austère. Il s'avance entre les adversaires et sa voix retentit, tremblante de colère:

«Maudite soit cette querelle pour obtenir une infidèle! Les deux plus nobles guerriers de notre tribu vont-ils se battre pour une chrétienne! La fille de ceux que nous haïssons ne sera pas la proie d'aucun de nous. Il faut sacrifier au dragon celle qui fait l'objet de cette dispute impie. Qu'on l'offre en hommage à Wotan, le dieu qu'elle blasphème avec ses pères! Que le sacrifice aie lieu quand le dieu ouvrira son œil de feu à la prochaine aurore!»

Un murmure approbateur accueille ces paroles, Horsrik est le premier à se soumettre. La vierge reste là, debout, la tête haute. Cependant Rinbold, le fier adolescent, contemple avec douleur et admiration l'angélique visage de celle qui est vouée à la mort.

II.

Le lendemain au petit jour, avant que l'astre eût levé sa tête rayonnante d'or des coussins de pourpre de l'orient, la vallée était déjà en rumeur. Un cortège bruyant se dirigeait vers les hauteurs,

à travers la forêt encore plongée dans l'ombre. En avant le grand-prêtre, au milieu, pâle, mais déterminée, la prisonnière. Sans mot dire, pour l'amour de son Dieu, elle avait souffert que la main osseuse du grand-prêtre nouât autour de son front le ruban sacrificatoire et tressât ses cheveux dénoués de fleurs sacrées. L'héroïque vierge avait croisé plus d'un regard de pitié jeté par un des assistants; l'œil bleu et clair du jeune capitaine avait lancé des éclairs en apercevant, ô douleur indicible, la charmante victime vouée à la mort.

Déjà on avait atteint l'éminence rocheuse, lieu du sacrifice, que maintes fois déjà avait souillé le sang d'innocentes victimes. Les prêtres fanatiques, muets, entourèrent de liens son corps délicat et l'attachèrent à l'arbre sacré de Wotan, ombrageant le bord du précipice. Aucune plainte ne s'échappa des lèvres pâles de la jeune chrétienne, aucune larme n'humecta ses cils: ses yeux illuminés par la foi contemplaient, pleins d'espérance, le ciel illuminé par l'aurore. La foule se dispersa et s'éloigna à la hâte: les païens interdits et pleins d'attente suivirent les événements de loin.

Les premiers rayons de l'astre du jour inondaient la montagne. Ils se jouaient dans la couronne de fleurs tressée aux cheveux de la vierge, sur ses traits recueillis qu'ils entouraient d'une



auréole de lumière et de gloire. La jeune chrétienne attendait la mort comme la promise attend le fiancé. Ses lèvres s'agitaient mues légèrement par un murmure de prière.

Alors retentit du fond de la grotte un bruit étouffé: c'était le dragon qui sortait de son repaire pour se mettre en quête dans les chemins de la forêt. Il aperçoit la victime en ces lieux bien connus de son avidité. Son corps couvert d'écailles se contorsionne en des convulsions de convoitise, dressé sur les pattes garnies de griffes courbes et acérées; sa queue semblable à celle d'un serpent se tord affreusement, tandis que sa gueule béante, en un baillement atroce, exhibe sa mâchoire meurtrière. Le monstre s'approche, rampant et haletant; il tire la langue avidement. Ses yeux sanguinolents étincellent de diaboliques flammes.

A l'aspect du hideux reptile, la jeune fille est étreinte d'une affreuse angoisse. Elle tire de son sein, tremblante, une croix d'or toute brillante. Poussant un cri palpitant d'invocation à Dieu elle la tend en avant vers le monstre, comme pour le conjurer. Oh miracle! L'animal se cabre, comme frappé de la foudre en des contorsions de douleur, il se marche à reculons et tombe dans le précipice, par dessus la falaise escarpée. Poussant des cris stridents, dans un fracas de

tonnerre, pêle-mêle avec des quartiers de rocher détachés de la montagne, il dégringole le long de la muraille à pic et s'engloutit dans les flots bouillonnants du fleuve.

Les païens attroupés à bonne distance, témoins de la scène, ont poussé un cri unanime. La surprise et l'effroi sont peints sur tous les visages. Brisée de fatigue, la vierge avait fermé les yeux et priait, recueillie, à voix basse, remerciant le Seigneur de lui avoir sauvé la vie. Tout à coup les liens qui l'enlaçaient tombèrent; deux bras forts et nerveux la saisirent et la portèrent dans le cercle de la foule interdite. Elle leva les yeux et aperçut le plus jeune des deux chefs; sa rude main de soldat étreignit la sienne. L'adolescent était prosterné devant elle comme devant une divinité et baisait ses doigts effilés et blancs. Des acclamations bruyantes saluèrent le geste du chef.

Alors le vieux prêtre s'avança et un silence plein d'attente se fit parmi la foule. Il demanda solennellement à la chrétienne qui l'avait sauvé si miraculeusement de la perte, quel était ce Dieu qui savait si bien protéger ses adeptes. Et les yeux de la vierge s'éclairèrent d'une lueur de triomphe.

«C'est l'image du Christ crucifié qui a écrasé le dragon et qui m'a sauvée», cria-t-elle sur un

ton victorieux. «C'est lui qui a sauvé le monde et qui fera le salut des peuples!»

Le grand-prêtre considérait avec un respect mêlé d'effroi le crucifix miraculeux.

«Puisse-t-il bientôt éclairer tes sens et ceux de tous ces hommes!» dit la vierge sérieusement. «Et il fera pour vous des miracles plus grands encore, car notre Dieu est grand!»

On ramena la jeune fille chez elle, dans sa natrie, ainsi que tous les prisonniers. Elle revint bientôt accompagnée d'un prêtre chrétien. La voix de cette innocente et croyante fille fit merveille parmi les païens. Ils se firent baptiser par milliers. Le grand-prêtre et Rinbold furent les premiers à donner l'exemple, courbant le front sous la nouvelle loi. Et ce fut un délire de joie dans la peuplade, quand la jeune fille fut unie au jeune chef pour la vie. Un temple chrétien fut édifié dans la vallée, et on construisit un magnifique château pour les nouveaux mariés, sur le sommet du rocher. Le genre des seigneurs de Drachenbourg, issus de cette union, fut florissant dix siècles durant: ce fut une des plus puissantes familles des contrées rhénanes.



Le moine Heisterbach.

Les érudits moines d'Heisterbach étaient fort renommés au moyen-âge. C'est dans la paisible retraite du couvent des bords du Rhin qu'étaient composés maints manuscrits merveilleux des Saintes-Ecritures qui, répandus à travers le monde, témoignaient de la pieuse assiduité des saints moines. Parmi eux était un religieux encore très jeune, mais fort supérieur à tous par sa haute érudition. Le jeune frère était fort estimé par ses compagnons de retraite et le père prieur lui-même, malgré ses cheveux gris, coubait parfois la tête devant ce disciple du seigneur doué d'une science si profonde.

Mais le ver empoisonné du doute rongait sa conscience, éclaboussant de son ordure la pureté de son savoir: des pensées mauvaises et impies venaient troubler le miroir de sa foi. Souvent, son œil perspicace parcourait sans repos le jaune parchemin où la parole de Dieu était écrite. Lorsque son cœur, dans un acte de foi plein d'humilité, se soumettait, il s'écriait sur un ton plaintif: «Je crois, ô mon Dieu, secoure-moi contre mon doute!» Mais au même instant apparaissaient à ses yeux les fantômes créés par son esprit inquiet, spectres toujours mouvants du doute et de

la perdition, dansant autour de lui une ronde moqueuse et remplissant son âme de douloureux combats.

Or un jour comme de coutume, il avait passé sa matinée, la face empourprée, penché sur les rouleaux de parchemin. Des heures avaient passé, et déjà le soleil matinal dorait de ses rayons les hautes voûtes ogivales, les baignant d'une clarté magique. Ses rayons se jouaient en dansant sur le rouleau couvert d'écriture que le moine tenait entre ses mains. Mais il n'y prêtait guère attention; ses regards étaient fixés sur un passage qui le médusait, car, depuis des mois, les fantômes du doute poignant lui criaient au cœur avec ironie cette phrase: «Mille ans sont pour le Seigneur comme un jour!»

Depuis des semaines et des semaines, son cerveau était tourmenté par cette parole énigmatique du Saint-Apôtre. Il s'était fait violence pour chasser de sa mémoire le passage incompréhensible, et voilà que ses caractères dansaient de nouveau devant ses yeux égarés. Ils grandissaient, les signes recroquevillés et noirs, s'allongeant et s'étirant démesurément, se transformaient en figures grotesques qui l'entouraient et lui faisaient la nique en lui criant: «Mille ans sont pour le Seigneur comme un jour!»

Absorbé dans ses pensées, il s'arracha à la solitude de sa tranquille cellule où il étouffait, pour chercher le calme dans la fraîcheur du jardin du couvent. D'un pas saccadé il suivait le chemin, torturé par ses méditations douloureuses. Ses yeux étaient fixés sur le sol, son esprit concentré était bien loin des lieux où il marchait, entouré d'une atmosphère calme. Sans s'en apercevoir, il avait quitté le jardin et errait par les sentiers ombrés de la forêt. Les petits oiseaux perchés dans les branchages lui adressaient des saluts pleins de confiance, les fleurs émergeant de la mousse gonflée de rosée le contemplaient de leurs grands yeux. Mais lui, le penseur absorbé, il n'entendait, ne voyait rien. Car le doute qui était dans son âme ne voyait que ce passage, n'entendait que ces mots: «Mille ans sont pour le Seigneur comme un jour!»

Les pieds errants étaient fatigués, son front brûlant de fièvre était lourd de sommeil. Le moine se laissa choir sur une pierre et appuya son chef tourmenté contre un arbre. Un songe apaisant s'empara de ses sens endormis. Il se voyait transporté dans des sphères éblouissantes de lumière: tout près du trône du Très-Haut. Le Bon Dieu était porté sur les ondes de l'éternité. Toutes les images de la création apparaissaient louant l'ouvrage des mains divines, dont les cieux

célèbrent la magnificence: depuis le ver rampant dans la poussière, que nul être humain n'avait réussi à créer, jusqu'à l'aigle planant dans les airs, auquel le Seigneur a donné des ailes qui lui permettent de contempler de haut les montagnes de cette terre; depuis le grain de sable de la mer jusqu'à cette gigantesque coupole qui crache le feu sur l'ordre du Tout-Puissant, versant des flammes sorties d'un abîme fermé depuis des milliers d'ans. Tous ces êtres parlent la même langue, incompréhensible pour les orgueilleux, mais parlante et claire pour les humbles: c'est le langage de ceux qu'il a fait surgir du néant, soit en six jours, soit en six mille ans: «Mille ans sont pour le Seigneur comme un jour!»

Et voilà que le moine ouvre les yeux, légèrement effrayé.

«Je crois, ô mon Dieu, secoure-moi dans le doute!» murmure-t-il en se levant. Il prête l'oreille. Dans le lointain, la cloche du couvent retentit. Déjà le rouge du crépuscule rayonne à travers les branchages. En hâte il se dirige vers le cloître: déjà les vitraux de la chapelle sont illuminés. Par la porte à demi-entr'ouverte, il aperçoit les frères assis dans leurs stalles. Sans faire de bruit, il se dirige vers sa place. Mais il s'aperçoit avec étonnement qu'un autre moine y est déjà assis. Il le



touche du doigt. Chose encore plus étrange! C'est là un étranger qu'il n'a jamais vu. Et voilà que ce dernier aussi lève les yeux qu'il tenait fixés sur son livre de prières; il regarde l'arrivant en une interrogation muette.

Le malheureux se sent étreint par un étrange pressentiment. Il ne voit que des visages inconnus. Il regarde autour de lui en pâissant et attend avec inquiétude la fin du psaume. Chants et prières se sont tus. Un murmure de questions circula à travers les bancs. Le prieur, un digne vieillard, s'approche du nouveau-venu. Ses cheveux blancs accusent au moins quatre-vingts ans.

«Quel est ton nom, ô frère étranger?» demande-t-il sur un ton doux et bienveillant.

Le moine est saisi d'épouvante.

«Maurus!» murmure-t-il d'une voix blanche et tremblante, «Saint Bernard fut le prélat qui consacra mes vœux au cours de la sixième année de règne du roi Conrad, que l'on appelait le Franc.»

A ces mots un étonnement plein d'incrédulité se peint sur les visages des moines présents. Maurus, la face exsangue, confesse au vénérable supérieur, d'une voix lamentable, comment il est sorti le matin dans le jardin du couvent, comment il s'est endormi dans la forêt, comment il s'est

réveillé en entendant sonner l'angelus du soir. Le supérieur fait signe à un frère.

«Voilà déjà trois cents ans que St Bernard est mort, ainsi que le roi Conrad surnommé le Franc!»

Le frère revient portant les registres du cloître. On feuillette les pages, tout au commencement: là où se trouvent les noms des moines d'il y a trois cents ans, du temps de Saint-Bernard. Et le vieux supérieur lit à haute voix: «Maurus, un sceptique, disparut un beau jour du couvent, et jamais personne n'a su ce qu'il était devenu depuis.»

Un frisson d'épouvante secoue le corps du moine. C'était donc lui, ce frère Maurus, qui revenait au couvent après une absence de trois cents ans! A ses oreilles résonnait le dernier mot prononcé par le supérieur, comme le son des trompettes du jugement dernier: trois cents ans! Il regarde le ciel, les yeux démesurément ouverts, tandis que ses mains se tendent en avant, comme pour chercher un appui. Les frères le soutiennent et le contemplent avec un effroi secret: en effet, son visage devient couleur de cendre comme celui d'un moribond, la légère couronne de cheveux qui auréole son crâne devient tout à coup d'un blanc de neige.

«Mes frères», murmure-t-il d'une voix éteinte, «respectez toujours la parole éternelle du Seigneur et ne cherchez jamais à pénétrer le sens qu'il a caché avec intention. Pour lui, il n'y a ni espace, ni temps. Puisse mon exemple rester à jamais gravé dans votre mémoire. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai compris la parole de l'apôtre: Mille ans sont pour le Seigneur comme un jour. Veuille le Bon Dieu m'accorder son pardon à moi, pauvre pécheur!

Il s'affaissa mourant en disant ces mots, et les frères secoués par l'émotion commencèrent à dire les prières des morts.



Cologne

Les «Heinzelmännchen».

C'était au bon vieux temps, en ce bon vieux temps dont nous avons si souvent la bouche pleine, alors que de bien-veillants nains apparaissaient pour rendre service aux humains et les gratifier de maints signes de leur amitié serviable. Ils avaient élu domicile dans les cavernes et les grottes, dont ils faisaient leurs palais. Ils y veillaient sur les immenses trésors cachés au cœur de la terre, métaux précieux ou éclatantes gemmes. C'était aussi d'habiles mineurs et d'adroits forgerons; c'est à leur art que l'on devait de merveilleux bijoux et de superbes armes; c'est eux qui confectionnèrent le trésor des Nibelungen. Ils vivaient donc sous terre, dominés par des rois, amis de l'obscurité qu'ils ne devaient pas quitter sous peine d'être transformés en pierre. Avec le temps, cependant, il leur fut permis de se montrer à la surface de la terre, qu'ils atteignaient par des trous de gnomes; mais ils évitaient peureusement les hommes. Les progrès de la culture les ont chassés maintenant des lieux où ils agirent et régnèrent autrefois au grand profit des populations.

Personne d'entre nous n'a jamais vu un tel gnome. Leur grandeur était fort variable, allant d'un pouce ou d'un empan jusqu'à la taille d'un enfant de quatre ans. Ils portaient tous le même signe distinctif: une tête relativement trop grosse; souvent leur corps était enlaidi par une bosse. Malgré tout, dans leur costume de mineur, un bonnet pointu sur la tête, ils avaient un aspect très drolatique. On les appelait dans le peuple «Heinzchen» ou «Heinzelmannchen».

Or donc, au bon vieux temps, il y avait à Cologne aussi de ces petits lutins, et les frustes colonais racontaient une foule d'histoires merveilleuses les concernant. Charpentiers et autres avaient à cette époque plus de jours de chômage qu'il n'est de fêtes dans le calendrier. Car, à peine les ouvriers s'étaient-ils endormis, couchés sur l'établi, que les petits nains accouraient, et se mettaient à l'ouvrage. Ils burinaient, sciaient, martelaient à cœur joie, si bien nous dit le chroniqueur poète:

Si bien qu'en un clin d'œil, de maître charpentier, l'ouvrage était fini, le bâtiment entier!

Chez le boulanger, il n'en était pas autrement. Tandis que les garçons ronflaient, les hommes minuscules tiraient en geignant les sacs pesants, pétrissaient, pesaient, soulevaient et poussaient.



Les apprentis n'étaient pas encore éveillés que déjà le pain chaud du matin, tout doré, était dressé sur les rayons. Le boucher avait la même surprise: les aides nocturnes hachaient, lardaient, mélangeaient, et quand le compagnon se frottait les yeux, encore tout engourdi de sommeil, saucisses et boudins pendaient tout fumants dans la boutique. Le tonnelier enfin n'échappait pas à la discrète visite des nains, pas plus que le maître tailleur. Voici, à son sujet, une histoire qui semble un conte de fées: Un jour, ce dernier avait reçu du vénérable bourgmestre la commande d'un habit de gala, et l'aiguille volait entre les doigts exercés du maître. Cependant, il lui arriva ce qui arrive encore depuis à maint petit tailleur accroupi à la turque en poussant l'aiguille: il s'endormit. Mais voilà que tout s'agite dans l'atelier, les petits lutins grimpent sur la table, puis ils cousent, ajustent et tracent d'une main experte. Quant le tailleur s'éveilla, l'habit du maire était déjà fini; notre homme ne se sentait pas de joie; sa femme restait là, bouche bée, n'en croyant pas ses yeux.

C'était une jeune fille d'Eve que la curiosité avait déjà plus d'une fois torturée dans sa vie. Le démon qui tente les femmes se tenait de nouveau penché sur elle, lui murmurant ses

sottises à l'oreille, tandis que les yeux de la victime brillaient du reflet de son désir polisson.

Le soir donc, quand son mari fut endormi, elle se leva doucement de sa couche et sema des pois sur le sol de la chambre, sur la table de laquelle était étalé un pourpoint inachevé. Puis elle se cacha derrière la porte, une bougie derrière son tablier, et guetta. Bientôt elle entendit un bruit dans l'escalier; d'abord un pas trotinant, puis un choc, une glissade, une bousculade et des culbutes, le tout accompagné de bruit, de cris et de malédictions. Prompte comme l'éclair, la méchante femme se précipita en bas avec sa lumière, mais déjà ils avaient disparu.

Depuis lors, on ne revit plus jamais les bons lutins à Cologne; ailleurs non plus on n'entendit plus jamais parler d'eux.





Le chevalier au cygne (Lohengrin)

Le vieux château sur le Schlossberg, près de Clèves a un cygne en guise de girouette; autrefois, la race tyrannique qui dominait le pittoresque pays aux environs de Clèves portait un cygne dans son blason. Une belle mais triste histoire, sauvée de l'oubli par l'œuvre éternelle d'un maître de la peinture se rattache à cette image de cygne: c'est la légende du chevalier au cygne.

En ce temps-là, la désolation la plus profonde régnait au château de Clèves. La châtelaine, dame Béatrice, était dans la plus grande détresse. On venait d'ensevelir son époux bien-aimé dans sa

dernière demeure, et, à peine la pierre funéraire était-elle retombée sur le cercueil qu'un de ses vassaux se révoltait, briguant avec une obstination acharnée le gouvernement suprême. L'impudent allait même jusqu'à prétendre à la main de la belle duchesse: c'était, disait-il, pour elle le seul moyen de sauver une partie de la dignité qu'elle avait perdue en perdant son époux.

La jeune duchesse implorait en vain l'assistance des chevaliers de son pays. Le vassal séditieux se faisait fort d'entrer en lice, pour un jugement de Dieu, avec tout adversaire qui lui lancerait le gant: il savait bien que sa force et son audace ôteraient à quiconque le désir de risquer avec lui un combat singulier.

Cependant, pour la malheureuse comtesse, les jours passaient, arrosés de ses pleurs. Le jour se faisait toujours plus proche où le vassal rebelle voulait, devant le château, sur les bords du Rhin et en présence du peuple assemblé, faire valoir solennellement ses prétentions à la main de la comtesse ainsi qu'au pouvoir. Le jour fatal arriva: pâle et défaite, le visage couvert du voile des veuves, son corps aux riches formes drapé en une robe de deuil, la comtesse descendit au bord du Rhin, où le brillant cercle des chevaliers, derrière lequel se pressait une foule bigarrée,

occupait une vaste place. Alors se présenta le redouté perturbateur de l'ordre, armé d'une brillante cuirasse. D'une voix forte et mâle, des éclairs dans les yeux, il renouvela ses prétentions à la main de la veuve et au trône ducal. Les vassaux, aveuglés par la crainte, l'acclamèrent bruyamment; mais l'enthousiasme était moindre parmi le peuple, dont les regards de pitié et d'admiration à la fois contemplaient la jeune et belle souveraine.

Pour la deuxième fois, le seigneur cria son défi, tandis qu'il laissait errer sur la foule un regard de triomphe. Sa proclamation résonna fortement, appelant au combat quiconque oserait lui disputer sa dame. Mais aucun adversaire ne se présentait, et le visage de la comtesse se faisait encore plus pâle.

Pour la troisième fois retentit le défi: qui était disposé à combattre pour défendre la cause de la comtesse de Clèves et de Geldern, princesse de Brabant?

Profond silence. La comtesse presse avec ferveur sa couronne de roses sur son sein, et, désespérée, demande grâce à celui qui veut devenir son maître. Mais, dit-on, une petite clochette était attachée à la couronne de roses: elle avait la merveilleuse propriété de produire un son léger,



qui résonnait très distinctement à une certaine distance.

Au moment même où elle toucha la croix fixée à la couronne, surgit dans le lointain sur le fleuve un esquif. Il s'approcha du bord et tous les yeux remplis de surprise se tournèrent vers la gracieuse embarcation que remorquait un cygne blanc comme neige, attelé à une chaîne d'or. Dans le frêle esquif se tenait un chevalier vêtu d'une cuirasse éblouissante d'argent. Sa chevelure blonde couvrait de son flot doré l'armure resplendissante, ses yeux bleus étincelants étaient fixés sur la rive et sa main droite s'appuyait, ferme, sur le pommeau de son glaive.

Le bateau vint aborder sur la rive juste devant le champ-clos. Le chevalier sauta sur le bord et fit signe à l'oiseau, qui descendit lentement le Rhin en traînant l'esquif au fil de l'eau. Saisie d'effroi et muette, la foule se rangea, faisant place à l'étranger, qui pénétra, la démarche solennelle, dans le cercle des chevaliers et les salua. Il plia le genou devant la duchesse, puis se tournant vers le vassal rebelle, il le provoqua à haute voix au combat dont le prix était la main et le trône de la duchesse de Clèves et de Geldern, princesse de Brabant.

Le perturbateur pâlit imperceptiblement. Mais il reprit vite ses sens, et tira d'un air méprisant

son épée du fourreau. Les armes étincelèrent, les lames se rencontrèrent en bruissant. Pleins d'admiration et d'intérêt, tous les spectateurs avaient les yeux fixés sur le chevalier inconnu, qui paraît avec l'art le plus consommé les coups furieux de son gigantesque adversaire. Tout à coup un cri étouffé retentit, le prétendant criminel, frappé grièvement d'un coup hardi de l'étranger, s'affaissa mourant sur le sol. Un enthousiasme bruyant s'étendit sur la prairie, tandis que les applaudissements de la foule se répercutaient sur les flots du fleuve. Le bon droit avait vaincu : pleurant d'attendrissement, la comtesse tomba prosternée aux pieds de son sauveur. Mais lui la releva, mit un genou en terre devant elle et lui demanda sa main.

Un nouveau ciel, rayonnant de bonheur, semblait s'être étendu au-dessus de la tête de la comtesse Béatrice. Sa reconnaissance se mua bientôt en une violente passion amoureuse, trouvant écho dans le cœur de l'autre sous la forme d'une tendre vénération. Cependant un nuage troublait ce pur azur ; elle ne devait jamais, ainsi en avait ordonné le chevalier au cygne, demander à son époux d'où il venait et quelle était sa descendance. Le jour de la cérémonie nuptiale, elle avait dû faire le serment solennel de ne jamais s'enquérir de sa patrie ni de son nom ; de bon gré, escomptant la

chevaleresque conduite du chevalier, elle avait fait l'étrange vœu.

La duchesse tint fidèlement parole. Cependant, des années s'étaient depuis lors écoulées. L'heureuse alliance avait porté des fruits: trois superbes garçons. Ils grandissaient, promettant de devenir des chevaliers modèles. Mais souvent, quand la duchesse voyait ses enfants pleins de santé, elle songeait avec angoisse au serment qu'elle avait dû jurer autrefois, et ce nuage assombrissait son âme, la baignant de ses flots noirs et troubles. Comme son cœur de mère battrait fièrement si elle savait le nom et l'origine de cet homme plein de noblesse à qui elle avait donné ces trois enfants, gages de leur amour! Il devait être de haute race, l'époux fier et aimé. Pourquoi donc ses fils n'avaient-ils pas le droit d'hériter de son nom, pourquoi n'orneraient-ils pas son blason d'une nouvelle splendeur? C'est ainsi qu'elle pensait, et ces idées pesaient lourdement dans son cœur maternel. Elles voilaient parfois l'image de celui qu'elle portait dans son cœur et qui en était maître. Semblable à un petit oiseau qui, peureux, fuit devant l'orage, le désir de questionner son époux sur son nom et son origine troublait sa conscience: et cela devint si fort qu'un jour la question s'échappa de ses lèvres.



Alors le fier héros devint tout rouge, il brisa douloureusement la chère étreinte, et, tout chagrin il s'écria: «Malheur à toi, femme infortunée, malheur aussi à moi! Ta question brise notre bonheur pour toujours, il nous faut nous dire adieu à jamais!»

Le chevalier au cygne (Lohengrin).

Tandis que son épouse désespérée pousse des clameurs désolées, sans mot dire, après avoir pris congé d'elle, il s'éloigne, portant ses pas vers le Rhin. Le son plaintif de sa corne d'argent résonne: un cygne blanc de neige fend les flots, remorquant un gracieux esquif. Tristement, le chevalier y monte. Il ne regarde pas en arrière; le bateau se met en marche vers la mer, de son allure régulière et rapide, puis il disparaît à l'horizon dans le lointain crépusculaire.

Le fier chevalier au cygne ne reparut jamais, son épouse infortunée resta inconsolable après son abandon. Peu de temps après la mort mit fin à son martyre. Quant à ses fils, ils furent la souche d'une race de brillants chevaliers rhénans. Tous portaient un cygne dans leur blason. De nos jours encore, les touristes peuvent voir dans l'église de Clèves un sépulcre, sur la pierre duquel est gravée l'effigie d'un chevalier aux pieds duquel est couché un cygne.

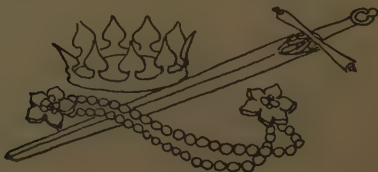


Table des matières

	Pages
Worms, La légende des Nibelungen	5
Mayence, Heinrich Frauenlob	11
Ingelheim, Eginhard et Emma	14
Bingen, La tour aux souris	26
Burg Rheinstein, La demande en mariage	32
Burg Sooneck, Le tireur aveugle	38
Kaub, La Pfalz	42
St. Goar, La Loreley	48
„ Le manoir de Rheinfels	58
Liebenstein et Sternberg, Les frères ennemis	63
Braubach, Les noces au Marksburg	75
Rolandseck, Le chevalier Roland	82
Siebengebirge, Le Drachenfels	97
„ Le moine d'Heisterbach	105
Cologne, Les Heinzelmännchen	113
Clèves, Le chevalier au cygne (Lohengrin)	118

Druck: Joh. Heider, Druckerei und Verlag GmbH,
Bergisch Gladbach

LATIN DEPT.



P8-BXQ-803

